

Nicolas SYLVAIN

**CŒUR SANS
FRONTIÈRE**



Avec la participation exceptionnelle de :

Teresinka Pereira

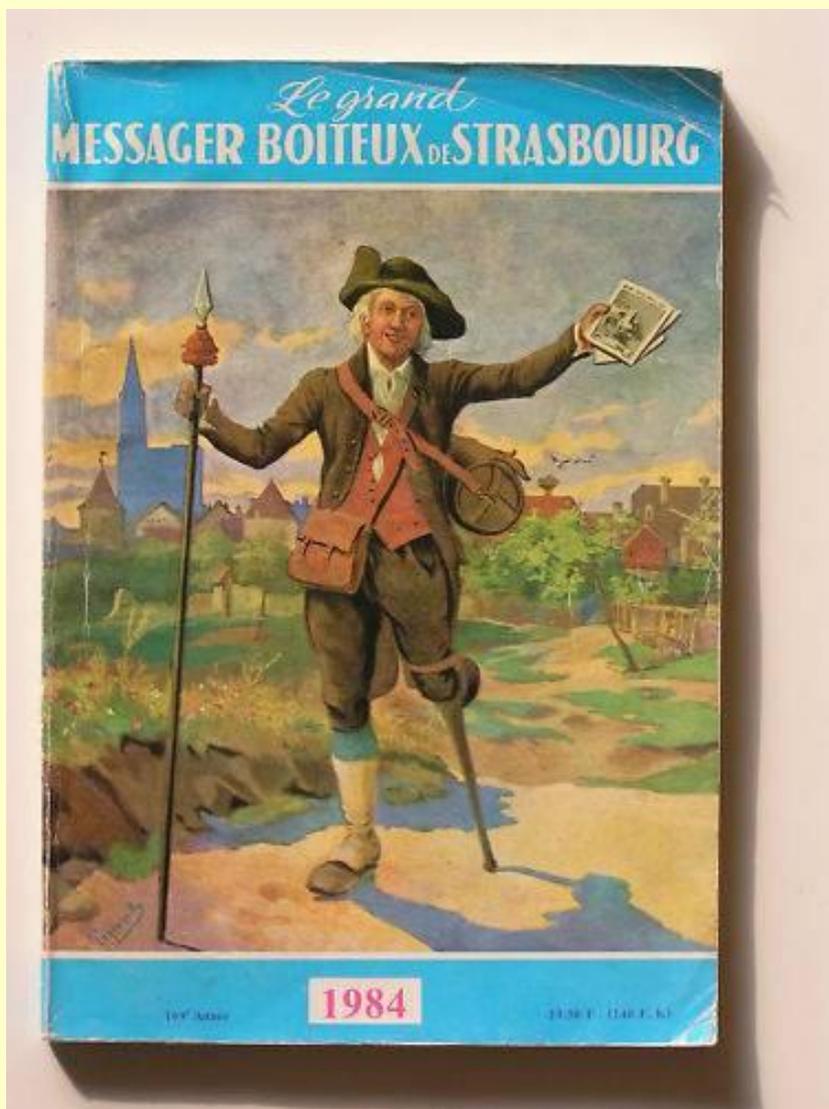
Proses diverses et poésies



To my readers without border...

ISBN 2-9516161-7-1

Dépôt légal de la première édition papier :
4^{ème} trimestre 2007



LE MIRACLE DU BOIS MORT

à Marie-Thérèse Dubler

Au travers des carreaux fendus constellés de mille arabesques par le gel de Décembre, un rayon de soleil pénétrait dans la cuisine, et sa caresse à peine tiède effleurait les cheveux blonds de la fillette. Assise à la table, un châle troué sur les épaules, la petite lisait.

Depuis la chambre dont la porte demeurait ouverte en permanence, une voix sans force appela :

- Kattle !

La gamine repoussa son livre et se leva en rejetant ses nattes d'un revers de main. Elle entra dans la pièce où le papier, naguère peint de lys bleus, se décollait par lambeaux.

- Que veux-tu, mutty ? Demanda-t-elle doucement.

Dans le lit-cage au-dessus duquel une mauvaise peinture à l'huile esquissait l'hiver, une jeune femme respirait bruyamment. Des volutes de buée filtraient entre ses lèvres pâles. Deux longues tresses d'or encadraient son visage amaigri, aux joues et aux pommettes enflammées par la fièvre. Elle murmura dans un souffle :

- Tu n'as pas froid, ma chérie ?

- Oh ! mutty, protesta Kattle, c'est plutôt moi qui devrais demander cela !

Faisant mine de ne pas avoir entendu, la mère poursuivit :

- Apporte-moi notre reste d'argent !

Kattle courut vers une commode basse à trois tiroirs sombres. Elle en ouvrit le premier qui gémit en laissant s'évanouir une odeur de naphthaline et de vieille eau de Cologne. Sous un tas de chiffons, elle découvrit un porte-monnaie tout noir en cuir craquelé. Avec peine, la pauvre femme rehaussa son oreiller, prit le désolant butin que lui tendait sa fille et se mit à compter les pièces :

- Six francs, soupira-t-elle ; il y a juste pour redemander le médecin...Mais si je le fais venir, que mangeras-tu ma Caline ?...

La petite, qui ne se nourrissait plus que d'une soupe d'eau froide salée lâchement épaissie d'un croûton de vieux pain écrasé répondit :

- Oh : Je t'en prie, mutty, soigne-toi !

Puis, essayant de mentir à peu près :

- Il reste encore des pommes de terre, des carottes, des haricots de l'oncle Ziller et des...

- Des haricots, reprit Liesel Meyer incrédule.

Kattle se souvint alors de sa mère posant le dernier bocal sur la table, c'était la semaine dernière, elle avait même ajouté :

- Et voilà ! Ce ne sera plus la peine de descendre au garde-manger !

Prise en faute, Kattle baissa la tête en mordillant une de ses nattes.

- Approche, ma chérie, lui dit sa mère.

Kattle vint s'asseoir sur le lit, les lèvres contractées par une moue de menue bonne femme. Liesel Meyer se mit à contempler son enfant : le Grand Architecte de l'Univers avait tracé sa bouche d'un mince coup de crayon, et laissé choir deux gouttes d'azur au fond de la prunelle de ses yeux vifs. Mais qu'advenait-il de cette joie de vivre qui fleurissait naguère sur son visage en corolle de hardiesse ? A force de privations et malgré ses dix ans, Kattle perdait l'insouciant gaité de l'enfance. Liesel poursuivit :

- Ne te laisse pas manquer de nourriture ! Finalement, ce n'est pas la peine de faire revenir le médecin ; il me reste encore quatre comprimés. Tu prendras les six francs et tu iras chez les voisins acheter du pain et des œufs !

Kattle détourna son regard des yeux enfiévrés de sa mère ; chez les voisins, elle y était allée avant-hier, ils l'avaient

menacée de la battre si elle osait revenir...

Liesel insista :

- Tu m'écoutes, Kattle ? Demande du pain et des œufs ! Ce soir tu mangeras à ta faim... Ce soir...

-

Comme la petite ne réagissait pas, Liesel lui tapota la joue :

- Allons, ma Caline, nous sommes le 5 décembre aujourd'hui, la veille de la Saint-Nicolas !

Kattle sentit son cœur se serrer. Elle se souvint des Saint-Nicolas passées à Schiltigheim. La veille au soir, elle plaçait ses souliers près de la porte, et le lendemain matin elle les retrouvait enfouis sous les cadeaux qu'elle débarrassait, les doigts empêtrés dans les rubans multicolores. Et puis, en ville dès le début de décembre, les vitrines des pâtisseries montraient des Saint Nicolas de toutes les tailles, en pain d'épices, en chocolat ou en massepain. Dans certaines communes, le dimanche qui suivait le 6 décembre, Saint Nicolas parcourait les rues en calèche ou en vieille

guimbarde, et distribuait des bonbons offerts par les commerçants ; déjà quatre ans de cela !

Kattle fixait sa mère d'un regard triste. Liesel lui dit tendrement :

- Ne sois pas chagrine : Saint Nicolas est aussi passé pour toi !

Elle tira de dessous son oreille une sorte de pantin, et elle le lui tendit radieuse. Kattle demeura muette devant cette poupée hâtive, faite de toile à matelas, sans pieds ni mains, avec des oreilles de chat, deux boutons à la place des yeux et une touffe de crin en guise de chevelure. La fillette repensa aux poupées du magasin de madame Zieglmeyer, des poupées aux cheveux d'or vêtues en paysannes de l'ancien temps. Déçue et prête à pleurer, soudain elle revit sa mère lui réclamer du fil et des aiguilles. Un autre jour, alors qu'elle entra dans la chambre, elle l'avait surprise à dissimuler quelque chose sous ses couvertures. Au bord des larmes Kattle se ressaisit :

- Oh ! mutty : elle est belle, je l'appellerai Cosette, comme la petite fille des Misérables !

Puis elle se jeta dans les bras de sa mère :

- Oh ! mutty, chante-moi, s'il te plaît, la légende de Saint Nicolas !

Malgré le feu qui lui rongait la poitrine, la jeune femme se mit à fredonner d'une voix faible et cassée :

- « *Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs... »*

Mais soudain l'air lui manqua. Elle haleta entre deux sanglots.

- Je ne peux plus... Je ne peux plus...

Kattle enfouit sa tête contre la gorge brûlante de sa mère et lui caressa les cheveux.

- Pardon mutty !... Je n'ai rien à te donner et en plus je te fais pleurer...

Dans un souffle de tendresse, la jeune femme murmura encore :

- Oh ! Ma Caline, tu es pour moi le plus beau des cadeaux.

Les yeux de Liesel se noyèrent un instant dans ceux de sa fille, en une de ces comunions sublimes qui font trouver si beaux les yeux de l'être aimé. Elle poursuivit, toujours essoufflée :

- Bien sûr, j'aimerais tant qu'au village les gens t'appellent « Catherine » et qu'ils me disent « la Louise »... Comme ils disent « La Jeanne », « la Marguerite », « la Joséphine »... J'aimerais aussi un bon feu dans notre petit fourneau... Un bon feu qui nous réchaufferait au moins cette nuit... Nous n'avons plus de bois depuis trois semaines...

Le visage de Kattle s'éclaira tout à coup et elle s'écria :

- mutty, tu auras un bon grand feu dans le petit fourneau ! Il reste des planches dans le bucher, elles sont pourries, mais j'arriverai quand même à les

faire brûler avec du fagot bien sec. Je cours en chercher !

Kattle saisit une couverture dont elle s'entoura les épaules, baisa le front de sa mère et lui dit :

- Il est trois heures, la forêt n'est pas loin ; je serai de retour avant la tombée de la nuit. J'emporte Cosette avec moi !

Avant de sortir, la fillette s'arrêta devant le calendrier suspendu sur la porte de la cuisine donnant dehors et prononça tout bas :

- Samedi 5 décembre... Samedi 5 décembre 1942...

∴

Kattle traversa le village sans glisser par jeu sur le verglas rendu éblouissant par le soleil qui commençait à regagner la crête de la montagne. La lumière des rayons jaunes formait une auréole autour de la silhouette de la petite.

Il faisait froid cet après-midi, comme cette veille de Saint Nicolas 1938 à Schiltigheim. Kattle se promenait dans le grand parc de la Roseraie. Atteint d'un mal incurable, François Meyer marchait au bras de Liesel. Ils s'étaient arrêtés près du chêne séculaire. Dans une plate-bande poussait des roses de Noël. François en cueillit une et dit :

- La vie est ainsi faite : elle paraît belle, puis un jour le destin mêle le mortier à la terre glaise pour empêcher la pâte d'être lisse...

Il effeuillait les pétales et les jetait à ses pieds. Quand il ne resta plus que le cœur de la rose, il le laissa tomber sur le sol enneigé et soupira :

-...et puis un jour enfin tout se brise...

Kattle était restée songeuse. A côté du chêne séculaire rendu ombrageux par le déclin du jour, qu'elle paraissait frêle et sans défense cette petite famille dont l'une des mailles n'allait pas tarder à se rompre ! Une semaine après la promenade

dans le parc de la Roseraie, François Meyer quittait le monde des humains. Privée de la paye de contremaître-tonnelier de son mari, Liesel s'enfuit d'Alsace après maints déboires, et décida de s'installer dans la maison héritée de l'oncle jurassien.

Distraite par le souvenir de son enfance, Kattle atteignait machinalement la dernière ferme du village, lorsqu'un Allemand qui sortait, avec sous le bras un énorme jambon fumé au genièvre, s'avança sur elle d'une démarche incertaine. A un pas de la fillette, l'homme casqué sourit et ses lèvres tendues découvrirent de terribles dents blanches. Son haleine brûlait d'eau de vie de prune. Quand il vit Kattle si misérable avec sa couverture trouée sur les épaules, et cette sorte de poupée informe blottie dans ses bras, il éclata d'un rire goguenard et s'écria en se tapant sur le ventre :

- Malerans : bons Français !...
Patriotes !

Et il s'éloigna à grandes enjambées dans la neige épaisse qui crissait sous ses bottes.

Remise de sa peur, Kattle courut bien vite en direction de la forêt. Dans les champs, les piquets des clôtures, noirs sur fond blanc, rappelaient les bâtonnets d'écoliers. Les corbeaux rasaient le sol recouvert depuis un mois de la même couche de neige durcie, et leurs appels suppliaient le cruel hiver. Les saules semblaient se déformer sous les tortures du froid.

A l'orée de la Malnoue, Kattle rencontra un vieil homme qui coupait du bois. Il avait allumé un feu et brûlait des branches. Sa silhouette déformée par la chaleur du brasier, tremblait et apparaissait au travers d'une fumée bleue.

- Approche te chauffer *petiote* ! lui cria le bûcheron.

Kattle avança, timidement. Arrivée près de lui, elle s'aperçut qu'il était chaussé de sabots garnis de paille, et qu'une peau

de mouton mal taillée découvrait une ceinture de flanelle débordant de son pantalon. Le vieil homme lui demanda :

- Que viens-tu faire dans la forêt ?

La petite répondit en rejetant ses nattes en arrière d'un revers de main leste :

- Je cherche du bois mort. Mutty a froid, elle est très malade...

Le vieux caressa sa moustache roussie d'un geste familier et questionna :

- Mouti ? Qui c'est ?

Mise en confiance par ce grand-père qui avait l'air bon, Kattle avoua :

- « mutty », en allemand, ça veut dire « maman »...

Le bûcheron se rembruni et cessa d'aviver son feu :

- T'es une gosse de Fridolins ? J'aurais dû m'en douter à ton accent.

Il sortit sa fourche du brasier, la brandit entre lui et la fillette et cria :

- Alors voilà que les Fritz nous envoient leurs chiards pour nous espionner ! Qu'est-ce que tu lui veux au

grand Frédéric ? Tu viens compter ses stères de bois ! Fous-moi l'camp !

La petite se mit à pleurer :

- Je ne suis pas allemande, monsieur. Je dis « *mutty* » parce qu'en alsacien « maman » se dit « *mome* » ; alors si j'ai le malheur de dire « mome », tout le monde se moque de moi...

L'homme reposa sa fourche. Perplexe, il souleva son béret rivé à son crâne tant il en épousait la forme ronde.

- Ah ! Bon, t'es alsacienne... Mais pourquoi tu l'appelles pas « maman » ta mère ?

Kattle refoula ses larmes et dit :

- Tous les gens appellent mutty « la Boche ». A moi ils disent « catin » au lieu de Kattle ou de Catherine. Je ne peux plus aller à l'école, on me battait pendant les récréations et on déchirait mes pauvres habits. Mutty passait une partie de ses nuits à me les raccomoder... Aussi à la maison ne parle-t-on jamais le français...

Le grand Frédéric n'en revenait pas.

- Bin çà ! Nous à Enevans, on n'a rien contre les Alsaciens. C'est des gens qui trinquent comme nous. Comprends pas !

Puis, après un temps :

- Ah ! Au fait, où est-ce que tu habites ?

- A Malerans, fit Kattle.

L'homme leva les bras au ciel :

- Ça m'étonne pas ! « Gens d'Mal'rans ; gens de ren » (*Gens de rien*). On dit ça dans le canton et on n'a pas tout à fait tort. Remarque ; les gens de la région, faut les connaître. C'est pas du jour au lendemain qu'on est adopté. J'en sais quelque chose ; ma femme est d'ici mais moi je suis de Petit-Noir, près de la Bresse, de « P'tiot Nouère » en patois du coin.

Le vieux bûcheron, égayé par le souvenir de son village natal, ajouta :

- « Gens d'la plaine : bonne graine ! »

Puis il se remit à gratter son feu qui cuisait les visages et fumait les vêtements. Avec l'air de réfléchir en force il murmura :

- Ta mère est malade et vous n'avez pas de bois...

Kattle essuya une dernière larme et dit :

- On a des planches pourries. Un peu de fagot m'aiderait à les faire brûler... Bien sûr, avec de l'argent, je saurais bien où en trouver du bois... Mais mutty n'a plus de travail depuis la guerre, personne n'en veut à cause de son accent.

Géné, le grand Frédéric toussota :

- Bon, écoute ! Du bois mort, j'en ai pas. Celui-là, il est vert et tout gelé. Dans la forêt, avec la neige, t'en trouveras jamais. Alors va jusqu'à Saint-Cyprien, c'est à la sortie de la Malnoue, tu iras au Café Bannelier et tu diras à la Madeleine que tu viens de la part du grand Frédéric d'Enevans, et du bois mort, t'en auras !

La petite remercia. L'homme remarqua le pantin qu'elle serrait contre sa poitrine :

- Il est beau ton nounours !...

- C'est pas un ours, monsieur, c'est ma poupée : elle s'appelle Cosette !

Elle adressa un signe de la main au vieux bûcheron, et partit en sautillant sur la laie d'exploitation encroûtée de neige brunie.

- Pauvre gosse ! Murmura le vieillard.

Il empoigna sa hache et entreprit d'ébrancher un bouleau. Au bout d'un quart d'heure, il releva la tête, laissa tomber son outil et se mit à jurer !

- Quel couillon !

Il s'élança sur les pas de la petite en criant :

- Catherine, Catherine, reviens ! N'y va pas !

Trop tard ! Silhouette floue, la fillette s'évanouissait dans le lointain. Le grand Frédéric agita son béret en vain, puis il le pétrit entre ses mains gercées. Une larme roula sur sa joue fripée. Il soupira :

- Faut pas y aller ma pauv'gosse !...
Faut surtout pas y'aller !

∴

La neige pesait sur les branches des arbres et leur donnait un relief inhabituel. Les taillis semblaient de verre. L'air devenait plus vif et Kattle se mit à trotter, esquissant – ballerine de l'hiver – quelques pas de danse menue sur ce tapis blanc qui geignait sous ses pas. La route de la Malnoue, toute droite et maculée çà et là par les traces d'un gibier, était creusée de deux sillons imprimés par les roues d'une automobile. Au bout d'une demi-heure, la petite trouva décidément le chemin bien long. Et lorsqu'elle déboucha de la forêt, le coucher du soleil rougissait déjà la houppe des chênes et transformait les prairies en une véritable terre de feu. Eblouie, elle franchit le dernier virage, juste avant l'entrée de Saint-Cyprien, et buta soudain contre une sorte de poteau de garde-barrière qui barrait la départementale. Un aboiement la fit tressaillir : la ligne de Démarcation !...

Tiré par un gros Saint-Bernard, un Allemand sortit de derrière les fourrés et interpela Kattle :

- Ausweiss ? (*Laissez-passer ?*)

Tout naturellement elle répondit en alsacien :

- Nin, ich hob net! (*Non, je n'en ai pas !*)

L'Allemand portait des jumelles en bandoulière. Il leva le bras comme s'il allait gifler la petite et grommela :

- Ach! Französicher Kopf ! (*Ah : Tête de Français !*)

Et il la fit passer sous la barrière et la poussa de son revolver en direction du poste de police.

Kattle, secouée de tremblements, se souvint d'une histoire racontée par certains villageois : des soldats ivres avaient abattu un jeune garçon qui voulait traverser la ligne de démarcation au pont du Dombief.

Le poste de police était désert. L'Allemand cria quelque chose. Kattle attendit longtemps. L'obscurité tombait déjà lorsque le soldat revint avec le chef de

poste. La neige se retrouvait bleuie par la nuit. Une pleine lune émergeait des grands bois et les tôles de la guérite luisaient sous sa pâleur métallique. Soudain, une Juva 4 surgit du virage et vint s'arrêter net devant Kattle. Raidie de peur, la pauvre gosse n'osait quitter le champ des phares de la voiture. Un officier en descendit et s'écria :

- Mein Gott! Anneliese! (Mon Dieu ! Anne-lise)

Kattle serrait très fort sur son cœur sa poupée de misère. L'officier passa une main sur ses yeux et se ressaisi. Il se tourna vers l'adjudant du poste de police qui grogna d'un air mauvais :

- Französicher Kopf!

L'officier lui jeta un signe d'impatience pour le chasser et s'approcha de Kattle.

- Comment t'appelles-tu, petite ?

Il avait dit cela sans le moindre accent et avec beaucoup de douceur.

- Je suis Kattle Meyer, de Malerans !

- Ah ! Catherine, poursuivit l'officier, tu ressembles tant à ma fille Anneliese qu'un moment j'ai cru...

Une violente émotion lui coupa la parole. Après un temps, il se reprit :

- Viens, ne restons pas ici, vraiment il commence à faire froid !

Sous le regard morne du gros Feldwebel (*adjudant*), il entraîna la petite en direction du village, tout en lui expliquant qu'il était le capitaine Folster, attaché à la Kommandantur de Malerans. Son excellente prononciation venait de ce qu'il enseignait le français à Mannheim. Ils entrèrent au café Bannelier. Dans un coin du bistrot, un petit vieux sec, vêtu de noir, essayait vainement de rouler une cigarette. Ses doigts noueux tremblaient et des grains de tabac tombaient sur la table de bois blanchi par l'eau de Javel. Au fond, étendu sur un banc, un autre client ronflait. Saucissonnée dans un tablier à carreaux

bleus, la patronne approcha en se dandinant un peu à la manière d'un canard de barbarie. L'officier commanda une bière pour lui et un petit verre de vin chaud pour

Kattle. Ils trinquèrent. Le capitaine Folster semblait très jeune et ses grands yeux qui paraissaient fixés sur un autre univers lui donnaient le regard énigmatique d'un poète visionnaire. Il dit :

- Vois-tu Kattle, j'aime ce village de Saint-Cyprien. Chaque fois que je le peux, je m'échappe de la kommandantur de Malerans et je viens me réfugier là. J'ai toujours souhaité visiter la France... Il a fallu la guerre pour accomplir ce projet...

Il but une gorgée de bière, fit la grimace et dit, pour dérider Kattle :

- Il y a malheureusement, en France, une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais : c'est la bière !...

Kattle devint pensive. Elle revit son père attablé au Bœuf Rouge de Schiltigheim, devant un seidel, ce pot de terre muni d'une anse et qui parfois – lors de beuveries mouvementées – devenait une redoutable arme de combat. Le capitaine Folster reprit, amer :

- Quand j'étais adolescent, mon père désirait pour moi une bonne guerre qui me

ferait du bien, paraît-il. Ses vœux seront exaucés le jour où je recevrai une balle dans la peau !...

Dans le fond du bistrot, le petit vieux, enfin parvenu à coller le papier de sa cigarette difforme, l'alluma d'une main tremblante.

Tout à coup une voix éraillée commanda :

- Bordel de bordel, eh ! Madeleine : une chopine !

Le client qui dormait sur le banc venait de se réveiller, les yeux injectés de sang et la bouche tordue. Il lui manquait deux dents sur le devant. Kattle le reconnut. Elle l'avait rencontré un soir, ivre mort au pied de la fontaine de Malerans. Toute ronde, un peu essoufflée et les joues en feu, la patronne s'essuya les mains dans son tablier, saisit un entonnoir rougi par le vin et lui servit une chopine.

- Toi, c'est pas Broquin qu'on aurait dû t'appeler, c'est Broquet. Tu m'en as vidé huit depuis ce matin ! Faudrait voir songer à me payer ! Allez, ça fait quat' francs !

Le client grogna, sortit de sa poche une poignée de monnaie :

- Tiens ! Paye-te Mais tu pourrais dire quatre-vingts sous au lieu de quat'francs : ça paraîtrait moins cher !...

Kattle acheva son vin chaud et se hasarda :

- Madame Bannelier, s'il vous plaît, pourriez-vous me donner un peu de bois mort ? Mutty...enfin, je veux dire maman...est malade et nous n'avons plus de feu. C'est monsieur Frédéric qui m'envoie...

Incrédule, la Madeleine demanda :

- Le grand Frédéric d'Enevans ?
- Oui, fit Kattle.

La Madeleine disparut aussitôt dans sa cuisine et en ressortit avec un petit fagot serré. Soudain on entendit crier dehors :

- Herr Hauptmann !...Herr Hauptmann ! (*Capitaine !*)

Les bruits de bottes se rapprochèrent et le gros adjudant entra précipitamment dans le café. Il cria quelque

chose. Le capitaine se leva, soucieux, et dit à Kattle :

- Un train de permissionnaires vient de dérailler à Dombief. On me réclame à la Kommandantur. Bonne chance Catherine !

Puis, s'adressant à la patronne :

- Prenez soin de la petite, madame Bannelier !

Il sortit. Broquin se mit à grogner :

- Celui-là, il est autant fait pour porter l'uniforme que moi la barrette de curé !

- D'accord, répondit la Madeleine, mais c'est pas une charogne comme ce gourot (*cochon*) de Feldmachin !

- Le juteux ? (*adjudant en argot militaire*).

- Oui, Schwein ; ça veut dire « cochon ,

je crois...

- Et bin ! S'exclama Broquin, l'état-civil l'a soigné, c'te raclure !

La patronne avisa la pendule :

- Bon, dis donc, Broquin, il est déjà sept heures, je dois fermer. Ramène la gosse avant le couvre-feu ! Elle a pas l'air bien lourde cette petiote, elle chargera pas beaucoup ton vélo...

Broquin fit la grimace.

...elle est envoyée par le grand Frédéric d'Enevans, alors tâche qu'elle arrive à Malerans, sinon tu remettras plus les pieds ici !

La Madeleine Bannelier referma la porte sur eux.

∴

Un froid coupant leur sauta au visage et leur fit serrer les épaules. Avec la complicité du silence nocturne, les morsures de l'hiver paraissaient plus sournoises. Seule, une odeur de fumée de bois, une de ces bonnes odeurs de fumée de bois qui vous réchauffent les souvenirs du cœur, témoignait qu'entre les murs des chaumières calfeutrées, la vie palpitait toujours. Un peu dégrisé, Broquin grommela :

- C'est pas l'tout, mais qu'est-ce qu'on va en foutre de ton fagot ?

La petite proposa :

- Madame Bannelier l'a noué avec une grande ficelle, attachez-la après le porte-bagages ; le fagot pourra glisser comme un traîneau sur le chemin gelé !

- Comme un traîneau...comme un traîneau... C'est pas toi qui vas pédaler, la môme ! Et puis eh ! Faudrait voir à pas me donner des ordres !

Ils partirent. La lune projetait sur la neige bleuie la silhouette des arbres qu'elle transformait en marionnettes de l'Au-delà. Des ombres biscornues, tapies sur la route, semblaient vouloir entraver la progression du vélo qui dérapa dans un virage. Broquin parvint juste à rétablir l'équilibre.

-Putain ! On va se casser la gueule avec ton attelage !

L'homme freina et le cycle s'arrêta en chassant sur la glace avec un chuintement.

- Descend ! Cria-t-il à la fillette.

Kattle obéit. Broquin saisit son couteau, coupa la ficelle du fagot dont il jeta les deux tiers sur le talus. Kattle essaya de protester :

- Mais...
- Boucle-la, y t'en restera toujours pour allumer ton feu !

Ils repartirent.

La dynamo du vélo ronronnait, irrégulière. Entre deux coups de pédale mal assurés, Broquin souffla :

- Ca fait rien, va pas faire chaud c'te nuit, voilà qu'la bise se lève.

Seulement vêtue d'une petite jupe et de chaussettes trop grandes qui lui tombaient dans les souliers, Kattle sentait ses jambes se glacer. Elle serra sa couverture sur les épaules, après y avoir dissimulé sa poupée de misère et murmura tout bas :

- On va avoir froid, Cosette !

Au bout d'un bon kilomètre, comme Broquin se dirigeait sur Enevans, Kattle demanda, surprise :

- Mais monsieur, on ne passe pas par là pour aller à Malerans !

L'homme répliqua :

- Oui, je sais. On va faire un détour par Villers-du-Bois. J'ai envie d'aller boire la goutte chez l'Maxime !

Kattle désolée s'inquiéta :

- Alors quand va-t-on rentrer ?
- Ça, tu l'verras bien, gamine !
- Mais mutty a froid...
- Ta mouti, elle a rien qu'à demander au voisin d'la réchauffer, eh ! Pardi !

Satisfait de sa plaisanterie, Broquin se tapa sur la cuisse en rigolant. Le vélo fit une embardée et roula au fond d'un grand fossé. Ils pataugèrent dans la glace, dans l'eau et dans les ronciers qui leur agrippaient les jambes. Enfin parvenu à hisser le cycle sur la route, Broquin s'aperçut que son guidon était tordu.

- Vérole de gaille : une bécane de huit cent francs ! En plus je suis complètement gaujé (*être « gaujé » : avoir de l'eau dans ses souliers*).

- Moi aussi je suis toute mouillée et j'ai perdu ma poupée !...

L'homme rendu mauvais par le vin qui lui remontait hurla :

- M'emmerde pas avec ton tas de chiffons !

Puis, d'une bourrade, il renvoya la petite au fond du fossé :

- Va la retrouver ta poupée, moucheron ! Moi, j'ai assez perdu de temps avec toi !

L'ivrogne enfourcha son vélo et s'enfuit avec le restant du fagot de bois qui balayait la neige derrière lui.

∴

Lorsque Kattle ressortit du fossé, les jambes toutes griffées, le vélo n'était plus qu'un petit point de feu rouge qui s'éloignait dans la nuit en vacillant. Les yeux embués de larmes, elle repartit en serrant très fort sur son cœur sa poupée alourdie par l'eau glacée. La bise sifflait dans les houppes décharnées, serpentant

preste entre les troncs, pénétrant les taillis, heurtant finalement la route de son haleine gelée et coupante, entraînant derrière elle des brindilles qui filaient au ras de la neige durcie. La forêt toute entière haletait, gémissait aussi, lorsque deux branches entrelacées grinçaient sous la tourmente des vents. Par intermittence, un cri plaintif retentissait, lointain, déformé. Kattle pensa soudain à l'oiseau qui pleure les morts. Quand souffle la tempête d'hiver, on entend dans les bois l'appel funèbre du « pleureur ». Sa plainte invite le passant à prier pour les âmes des Trépassés.

Kattle reprit sa route. Il faisait décidément très froid. Ses chaussures et sa robe commençaient à durcir par endroits. Ses mains, ses jambes, engourdis et violacées, semblaient se solidifier au point qu'elle redouta de tomber. Enfin, elle aperçut les silhouettes noires des toits des

maisons se découpant sur le ciel piqué d'étoiles. La lune éclairait une pancarte. Elle s'en approcha et lu : « Villers-du-Bois ». Elle pensa au terrible Broquin qui s'y était rendu pour boire la goutte chez un copain. Elle frapperait bien à une chaumière pour

entrer se réchauffer, mais si elle se retrouvait nez-à-nez avec l'ivrogne ? Lasse de fatigue et de gelures, elle osa pénétrer dans une cour de ferme. Ses pas effleurèrent puis écrasèrent la neige intacte de traces, d'où s'évanouirent des crissements d'ouate comprimée. Plantée dans le tas de fumier, un manche de fourche luisait, en projetant une ombre démesurée sur le sol brillant de glace.

Elle se dirigea vers la grange et entrouvrit le vantail qui jeta un cri de bête. Un triangle de lumière du ciel se faufila par l'entrebâillement et se découpa sur le sol de terre battue. La porte de l'étable devait être ouverte car une chaleur alourdie d'odeurs bovines épaississait l'air. Sur un petit tas de paille, elle distingua une forme qui remua, se leva, puis s'en vint près d'elle d'une marche irrégulière. C'était un chien. Vieux, poussif, il fit un « wouf » à peine

audible. Kattle se baissa pour le caresser et s'aperçu qu'il portait un énorme pansement à une patte de devant. Elle le suivit sur sa litière. Le chien se lova contre elle en poussant des grognements plaintifs. Ce devait être un cocker, Kattle sentit ses

grandes oreilles tombantes quand elle flatta sa grosse tête bosselée. Elle demanda :

- Comment t'appelles-tu : Néro ?

Le chien ne broncha pas.

- Fléckel ?... Mirzel ?...

Puis elle s'écria :

- Je suis bête ! On n'est pas en Alsace...

Elle poursuivit :

- Mireau ?... Pateau ?... Azor ?...

Le chien avait frémi. Elle reprit :

- Azor ?...

Cette fois-ci, le vieux cocker remua la queue avec un petit coup de gueule retenu. Heureuse, Kattle répéta :

- Azor, mon chien de la nuit !

Elle se serra contre lui après avoir étendu Cosette près de son flanc, et vécut l'un de ces moments de rien où les pauvres gens cessent d'être malheureux, même si la

joie donnée sur terre ne leur vient que d'une bête. Au bout d'un instant, elle entendit comme un bruit de râpe : c'était le vieil Azor qui léchait la poupée à demi-gelée... Puis elle s'endormit.

∴

Il était dix heures du matin lorsque le bûcheron de la ferme des Rieux traversait la forêt de l'Argançon. A l'entrée de la sommière des Maréchaux, il aperçut un attelage de deux chevaux noirs dont les naseaux soufflaient des écharpes de buée. A côté de ses bêtes, un homme allait d'un drôle de pas, avec des gestes et des airs tour à tour menaçants et réjouis. Le bûcheron reconnut le commis des Bannelier. Il le héla :

- Alors, Gustave, t'as vu l'temps ?
Moins seize à huit heures !

L'autre ne répondit pas tout de suite. Parvenu à sa hauteur il insista :

- Eh bien ! Qu'est-ce que t'en fais des singeries !

L'homme dit après un petit rire malicieux :

- Regarde dans la charrette !

Le bûcheron souleva la bâche et il découvrit Broquin, tout sec et tout jaune comme un hareng-saur.

Le commis des Bannelier expliqua :

- Je viens d' le trouver au bord de la route, étendu par terre sur son vélo, juste au bout de la cour du Maxime à Villers-du-Bois.

- Au fait, il est mort ? Demanda le bûcheron.

- Peut-être pas mais ça n'a pas d'importance. Je le mène au Café de mes patrons. On avisera là-bas ! Mais écoute voir plutôt ce que j'ai à te raconter !

Et les deux hommes repartirent côte à côte dans un soleil, ma foi, prometteur. Le commis raconta :

- Donc, cette nuit, vers dix heures, voilà mon Broquin qui arrive chez l' Maxime et qui tape à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Tu sais que l'Maxime, c'est

un vieux garçon grognon qui n'aime pas du tout qu'on l' dérange ; pour le voir il vaut mieux prendre un rendez-vous. Il ouvre quand même à Broquin, lui sert tout de suite la goutte pour s'en débarrasser plus vite. Et puis, comme il était levé, autant que cela serve à quelque chose d'utile ; il pense alors juste à son chien qui est malade d'une patte et qui dort dans la grange juste à côté de l'étable... Or, avec son chien, il trouve une petite fille endormie... Il la réveille doucement, l'emmène à la cuisine. Mais lorsqu'elle se trouve nez-à-nez avec Broquin, elle se met à pleurer, le montre du doigt en disant : 'c'est lui qui m'a jetée dans le fossé plein d'eau glacée !' Comme tu penses, le Broquin n'avait pas demandé son reste pour se barrer dès qu'il avait senti que les choses tournaient plutôt mal pour lui. Il est donc parti comme un voleur, s'est cassé la gueule en vélo, juste en sortant de chez l'Maxime, ne s'est pas relevé et c'est moi qui l'ai ramassé ce matin en passant par là...

Le bûcheron des Rieux demanda :

- Et la petite fille ?

Le commis des Bannelier, mis en joie par cette histoire qui finissait bien, termina :

La petite Alsacienne – à qui d’ailleurs ma patronne avait donné la veille un petit fagot de bois pour sa mère – a tout raconté au Maxime qui est allé, ça c’est un miracle, chercher son cheval Pompon, l’a attelé, a chargé du bois bien sec, et emmitouflé confortablement Kattle pour la reconduire chez sa mère à Malerans. Avec un clair de lune carabiné, le voyage a été rapide. Et tant pis pour le couvre-feu ! Le Maxime, finalement, n’est revenu de chez Liesel Meyer que vers sept heures ce matin, après s’être entendu copieusement avec elle pour qu’elle vienne tenir son ménage de temps en temps... Pour commencer ! Egalement, il paraît que Kattle a dit vouloir faire la rééducation du chien Azor...

Puis il conclut :

- Allez, c’est la Saint Nicolas pour les Alsaciens, viens chez la patronne qu’on fête tout ça !

Et le bûcheron des Rieux ajouta :

- D'accord, on va vider deux ou trois broquets sur le compte et à la santé de Broquin... S'il est pas mort !

La première version de cette nouvelle, intitulée « Le Bois mort » est parue :

- en 1978 dans une anthologie des auteurs du Pays comtois Ed. REPP (Lure, Haute-Saône) ;
- en 1984 dans l'Almanach Le Grand Messager Boiteux de Strasbourg.



Laperrière-sur-Saône (Côte d'Or)

LA PETITE ÉCLUSIÈRE

Elle m'avait dit :

- Je vais jusqu'à l'écluse du Vanais. Pardonne-moi mon chéri, mais je préfère être seule pour peindre !

Sa Diane blanche m'avait déposé dans la campagne. Que faire sans Blondie ? Me sentir loin d'elle, sans elle ; même durant un court après-midi ? Je quittai les bois du Chagnais. Au-dessus de moi les branches entremêlées formaient une voûte basse. Depuis deux semaines, le soleil d'avril parait les arbres de feuilles vert clair et fragile. La terre des forêts regorgeait d'odeurs neuves et de fleurs qui ont la grâce de ces petites paysannes de l'ancien temps, et des noms doux à prononcer : stellaires graminées, silènes, coronilles, pigamonts à feuilles d'ancolie. Les sous-bois se retrouvaient parsemés de leurs robes mauve, jaunes et blanches.

Pour évoquer son visage hâlé, sa tête blonde qu'elle penchait languide, langoureuse, nonchalante lorsque je lui

disais : « j'ai envie de toi ! » ; je scandai à haute voix quelques vers libérés que j'avais écrits à l'époque où je mendiais son amour. C'était loin d'être du Verlaine, mais lorsque l'on aime, les mots les plus communs acquièrent une intensité d'expression sans limite.

Blondie !

En remontant le chemin de halage, mes yeux erraient sur le canal. Çà et là des ablettes crevaient la surface de l'eau verte et replongeaient, laissant onduler au-dessus d'elles des cercles qui s'élargissaient jusqu'à venir heurter les roseaux. Un instant, je crus apercevoir ma naïade : son buste ruisselant de gouttelettes adamantines, ses seins gonflés comme toujours que c'en était un martyr que de ne pas pouvoir les effleurer.

Mais cette vision disparut. Des joncs cassés retenaient, de leurs longs doigts bruns, les mousses et les brindilles charriées par le courant au moindre mouvement d'écluse. Il devait être près de cinq heures. Le ciel commençait à se tacher de nuages glissant de la Bourgogne. Soudain

j'eus peur. Je me souvins de l'une de mes visites à Hector Durville.

C'était en novembre dernier, un soir de brouillard acide et sombre.

∴

Lorsque je m'approchai de l'écluse, au fond de l'étroit couloir de pierre, dans un grondement sourd l'eau écumait au bas des vannes rouillées. Un embrun s'élevait, pénétrant, qui emplissait les narines et la bouche d'un relent acide. Dès que j'eus franchi la porte de sa petite maison d'éclusier aux volets clos, le marinier m'avait lancé :

- Le canal ?... Le canal ?... On ne peut parler de peur qu'il vous inspire certains jours, non, la vraie peur, elle vous saute à la gorge, par tempête en haute mer, sur une coque de noix qui craque de partout. Ici, on ressent une sorte de malaise fait d'anxiété et de rancœur. Contre qui ? Contre quoi ? Allez savoir !

Hector Durville passa une main nerveuse dans sa barbe mal taillée. Il poursuivit :

- Moi, monsieur, je déteste le canal. Il a quelque chose d'inquiétant, de sournois avec son eau dormante. Si vous saviez ce qu'on peut y trouver dans le fond ? L'an dernier un touriste a pêché un bras, tout bleu, avec des lambeaux de chair à-demi détachés par endroits. Le bonhomme en a fait une jaunisse... Y a rien de plus triste qu'un canal par temps de brouillard pour vous flanquer le bourdon !

Durville s'était interrompu pour rallumer sa pipe ; une bruyère sculptée à la main, en forme de tête de marin. Des bouffées d'un tabac aromatique rare montaient sous le plafond, autour d'un globe fixé sur deux ancrées croisées en bois verni. Dehors le vent sifflait au coin de la maison. Les yeux cernés et la bouche déformée par le tuyau de son brûle-gueule, il marmonna :

- Tenez, la Marie Duval que j'ai remplacée ; et bien un jour elle en a eu marre de voir toujours et toujours de l'eau sous ses fenêtres : dépression nerveuse ; on a retrouvé son corps coincé entre les portes de l'écluse. Un batelier avait dû manœuvrer le urniquet à sa place.

∴

Blondie !

Le souvenir de cette vision avait fait sourdre en moi une angoisse irraisonnée. Afin de la conjurer, je murmurai certaines phrases que je lui écrivais avant notre décision de vivre ensemble : « je voudrais être près de toi et poser ma tête au creux de ta poitrine ; me laisser dériver sur la mer bleue de ta tendresse »... De ces aveux que l'on chuchote gravement, les yeux noyés dans le regard de l'être cher ; de ces banalités reprises des centaines de fois par des millions d'amoureux, et qui ne sont jamais prononcées ni jamais reçues de la même façon.

Ma petite gosse !

Bien sûr, on me qualifiait d'homme heureux ! En plus de son intelligence et de ses talents artistiques, Blondie possédait à

dix-huit ans une féminité qui suscitait maintes convoitises. Moi-même ce matin, pourtant après une nuit d'amour particulièrement torride, j'avais ressenti au

ventre comme un frisson en le voyant sortir de notre chambre à coucher, avec son chemisier à gros carreaux rouges et sa ceinture de cuir noir à boucles dorées, qui savait tant serrer sa taille et dresser des seins provocants d'impatience et que je pétrissais en balbutiant des mots rendus incompréhensibles par l'assouvissement de mon désir.

Cette évocation estompée, l'inquiétude me fouailla de nouveau. Le ciel bas charriait maintenant comme d'énormes baudruches noires. Je hâtai le pas. Encore deux kilomètres et je retrouverais « ma » peintre faisant patiemment naître sur son chevalet « La Petite Eclusière ».

Je n'avais pas atteint la moitié du parcours, lorsque la pluie gifla la surface de l'eau. Des traits acérés rebondissaient sur la poussière du chemin de halage et piquetaient le canal. Je me mis courir. A l'instant même, Blondie, furieuse, devait démonter son chevalet, puis une fois réfugiée dans sa Diane, allait pincer les lèvres, au bord des larmes ; avec son petit air de chat battu qui me bouleversait tant,

et soupirer : « Sébastien, dépêche-toi mon chéri ! »

Enfin les premières maisons du Vanais se dessinèrent. Le pont de bois du canal me sembla d'une noirceur inhabituelle, malgré le rideau de grisaille qui en estompait les contours. C'est curieux, je ne l'avais jamais encore vu sous un éclairage aussi macabre. L'incompréhensible angoisse me reprit. Oh ! Apaiser ces battements de cœur ! Brusquement un détail me soulagea tout à fait : Hector Durville connaissait Blondie ; je la lui avais présentée l'an dernier ! Cette pensée me desserra la poitrine et je ressentis un apaisement proche du bien-être. Vieux loup de mer ! Immanquablement il offrait une rasade de son fameux rhum blanc à ma petite gosse. Je l'entendais depuis là :

- Non, mademoiselle, le canal ne vaut rien. Heureusement qu'il y a cela : Guadeloupe 1952 ! J'en ai rapporté un sapré stock ! Ah ! La marine avait du bon !...

J'étais un éclat de rire, lorsque, parvenant sur le pont, j'aperçus un attroupement au bord de l'écluse. Une

femme pleurait devant le chevalet de Blondie, et je crus entendre : « Oh ! Regardez, même la tête de sa petite éclusière est toute délavée par la pluie... »

A cet instant une poigne m'écrasa le bras et je me retrouvai enfermé dans la cuisine d'Hector Durville. Il se tenait devant moi, les yeux égarés par le rhum.

- Sébastien, courage nom de Dieu ! Votre amie est tombée dans l'écluse en voulant regarder de trop près. Sa tête s'est accrochée à une sorte de piton qui se trouvait en bas d'une des portes on ne sait trop pourquoi... Pas un cri. Elle est partie sans un cri ! ».

∴

- **S**ébastien ! Oh ! Sébastien !

Je me réveillai en sursaut et presque hors d'haleine.

- Sébastien, mais que t'arrive-t-il mon chéri ? Toute la nuit tu n'as cessé de grogner durant ton sommeil. Ça fait une heure que je suis réveillée par ta faute. Et

je pensais. Je pensais qu'aujourd'hui c'est la Toussaint et que nous devrions aller fleurir la tombe d'Hector Durville. Il avait tant aimé ma « Petite Eclésièrè ».

Cœur sans frontière
Heart without border
Herz ohne Grenze
Corazòn sin frontera

**Au cœur de la Journée Mondiale
de la Poésie,
j'offre aux quatre coins de la Terre
mon cœur en e-mails.**

**Je suis armé de lourds mots pour
casser les frontières.
Dans mes atours de troubadour
surgit la rapière.**

**Le cœur est une arme qui bat,
l'âme est une lame,
bien des larmes ont fendu la pierre,
l'œil est un laser.**

**Il existe encore dans le monde
des murs de la honte,
et toujours des inquisitions
tuant par les dogmes.**

**Pourtant Science et Conscience
-à grands coups de cœur-
parviendront à brûler les voiles
de tous les mensonges.**

**¡ Maldita la poesia
rimas sin razón !
¡ poesia no encargada
de gran corazón !**

**(Maudite oh ! Soit la poésie
en vers sans raison !
La poésie qui n'est chargée
de beaucoup de cœur !)**

**Au cœur de la Journée Mondiale
de la Poésie,
j'offre aux quatre coins de la terre
mon cœur tout en fleurs.**

**Puis en urgence et pour Mayence
-souvent arythmique-
un cœur aux soins des doigts de l'art
du Docteur Christine.**

**Sie ist ein wenig Schwester;
ich habe Berlin,
Freiburg und Bülh-Baden gewohnt
-Herz ohne Grenze.**

**(Elle est un peu comme une soeur ;
j'ai connu Berlin,
Fribourg-en-Brisgau, Bülh-Baden
-le cœur sans frontière.)**

**Au cœur de la Journée Mondiale
de la Poésie,
j'offre aux quatre coins de la Terre
mon cœur versifié.**

**Et pour Géo Dumitresco
un cœur tout en boule
sur le tapis vert du billard
des mots impromptus.**

**Et pour Jean-Paul Alègre un cœur
- frère en poésie -
au souvenir des vers divers
sous le Fil d'Ariane.**

**Au cœur de la Journée Mondiale
de la Poésie,
j'allume un plein cœur de vigie,
un tendre fanal.**

**Un cœur sans bruit qui veille aussi
le long des semaines
sur d'autres cœurs jeunes et fragiles
de ma Résidence.**

**A heart in the deflagration
by the eyes on fire
of the little English Treasure
who ignited me.**

**(Un cœur tout en déflagration
sous le feu des yeux
du petit Trésor d'Angleterre
qui me colonise.)**

**Un cœur glissant sur des raquettes
de « *maudit Français* »
qui va courir la galipote
au fond du Québec.**

**Un cœur pour Aikaterini,
pour Konstantina ;
un cœur hellène pour Elena
et pour Kristina.**

**Un cœur sûr à répétition
-à feu continu-
et muni de tous les visas,
de tous les mandats.**

**Un cœur qui s'égrène en e-mails
-cœur-à-cœur point com-
cœur sur le Net qui n'attend plus
qu'un signal de vous !**

(Dijon, Printemps 2007)

TERESINKA

¡Feliz es la que
 en lugar de ronronear
 en medio de sus títulos,
 en medio de sus diplomas,
 en medios de sus decoraciones,
 en medio de sus cartas de enhorabuena,
 en medio de sus poemas ;
Los comparte con el mundo entero!

¡Feliz es la que
En lugar de hacer la avestruz
 en medio de los ruidos del mundo,
pasa a ser el eco
 de los ruidos del mundo
Para calmar los ruidos del mundo!

¡Feliz es la que
 en lugar de contemplarse
 en su espejo,
está en communion
 con espejo de los otros !

**¡Feliz es la que
en lugar de pensar solamente en sí
misma,
ocupa aun sus fines de semana
a responder a los mensajes electrónicos
que le llegan del mundo entero!**

**¡Feliz es la que
en lugar de vanagloriarse
de recibir correos oficiales
va a leer mi pequeño mensaje!...**

Lunes de 26 de Agosto de 2007 (Dijon).



Ms. Teresinka Pereira, Ph.D.

Biographical note:

Teresinka Peireira was born in Brazil. She is the President of the International Writers and artists Association (IWA). She is also Ambassador and Senator of the International States Parliament for Safety and Peace, and Minister of Human Rights for the World Organization of Indigenous People. Pereira received from the Knights of Malta the Sovereign Order of St. John of Jerusalem the hereditary title of “Dame of Grace”, 1997. She also received the noble title of Dame of Magistral Grace from Prince Dom Waldemar Baroni Santos (Brazil), for her literary merits. Also received the title of Grand Dama della Crisalide (Cavaliere delle Arti), Great Dame of the knighthood of the Arts, from the Count Giuseppe B. Raddino, Catania, Italy. She received the National Prize for Theatre in Brazil, she was nominated “Poet of the Year” by the Canadian Society of Poets, and in 1992 was nominated “Personality of the Year” by the Brazilian Writers

Union. She was awarded a golden “Laurel Wreath” as “Laureate Women of Letters” from the United Poets Laureate International. In 1994 she was the winner of the Su-Se Ru International Literary Prize in Korea, and in Greece, she was the winner of the Prize City of Athens. Also in 1994 was elected Director of International affairs of the Society of Latin Culture. She is a member of the North America Academy of Spanish Language correspondent of the Royal Spanish Academy. She also received the ISPSP Medal “Sergio Vieira de Melo”, the Un Commissioner who died in a terrorist attack in Bagdad in 2003.

Diplomas and Certificates of Doctor degrees:

1. 1982. Ph.D. in Romance Languages from the University of New Mexico, USA.
2. 1997. Doctor Honoris Causa degree from the University Simon Bolivar, in Colombia.
3. 1999. Professor Honoris Causa from the International Akademie St. Lukas at Antwerpen.

4. 2000. Doctor Honoris Causa / Honorary Doctor of Philosophy in Humanities, from the International Academy of Cultura and Political Science of Moldavia.
5. 2001. Doctor Honoris Causa / Honorary Doctor of Philosophy in Humanities, from the International Academy of Culture and Political Science, at Germany.
6. 2002. Ph.D. In Political Sciences & Doctor Honoris Causa, from the American International University of Paramaribo, Surinami.

**From first world planet,
saddently we go uncelebrating Easter.**

**Only the rich people celebrate Easter.
The poor can't even celebrate the Spring.
The people who suffer wars, imperialistic
invasions,
hunger, oppressing and exile, prison and pain,
have nothing to celebrate.**

**From heaven, famous prophets
are still promising glory to the
ones who die as martyrs.**

**But from heaven we see only
burning of the cities and forests
depleted uranium bombs and acid rain.**

**Easter and Spring come announcing
many changes and a few hopes
which are good for a new life.**

**But the gardens and the forests are sprayed
with chemical products and the air is
contaminated
with biological terrorism and rotten elements
under a mask of official security
and environmental protection.**

**Is this how were spent who thousand years
of Jewish-Christian culture?**

**Faith and pardon make people forget about
logic, ethnics and respect for human rights.**

**Ambition, greed, fake patriotic pride,
and ostentation of personal vanity
take the place of what could be
compassion, solidarity
and true humanistic decency.**

Tereşinka Perçira

**De la planète du premier monde,
malheureusement le temps n'est plus à
célébrer Pâques.**

Seuls les riches célèbrent Pâques.

**Les pauvres ne peuvent même pas célébrer le
Printemps.**

**Qui connaît la guerre, les invasions impérialistes,
la faim, l'oppression et l'exil, la prison et la
souffrance,**

n'a rien à célébrer.

**Du ciel, de célèbres prophètes
promettent encore la gloire
à ceux qui meurent en martyrs.**

**Mais du ciel on ne voit que
l'embrassement des villes et des forêts
décimées par les bombes d'uranium et les pluies acides.**

**Pâques et le printemps annoncent
beaucoup de changements et quelques espoirs,
prémices d'une nouvelle vie.**

**Mais jardins et forêts sont arrosés
de produits chimiques et l'air est contaminé
par le terrorisme biologique et les éléments
pourris**

**sous couvert de sécurité officielle
et de protection environnementale.**

**Est-ce ainsi qu'ont passés deux mille ans
de culture judéo-chrétienne ?**

**La foi et le pardon font oublier
la logique, l'ethnique et le respect des droits
humains.**

**Ambition, cupidité, fausse fierté patriotique
et ostentation de la vanité personnelle
suppléent ce qui pourrait être**

**de la compassion, de la solidarité
et une vraie décence humaniste.**

(Traduction : Laure L'Excellent)

Trad'services.com

31, Rte de Gigny – F-21200 Beaune (France)

laure.beer@wanadoo.fr

The Christ of Rio de Janeiro

**Now I can see Him
the way he always has been:
a divine beauty that looks
from the infinite horizon
taking care of the land and the sea
of the Brazilian Rio City.**

**The statue of Christ shows from
the top of the Corcovado mountain
the certainly of the present
without denying the wild past
nor the illusions of the future.**

**The Christ I see is a human art work.
he is a sentinel of time,
eternal presence of a cement body
and a temporal symbol of love,
touching the sky with his open arms.**

Terezinha Pereira

Le Christ de Rio de Janeiro

**Je peux voir à présent
ce qu'il a été de tout temps :
une beauté divine qui semble,
de l'horizon infini,
veiller sur la terre et les eaux
de la ville de Rio.**

**La statue du Christ affiche,
des hauteurs du Mont Corcovado,
la certitude du présent
sans refouler le sauvage passé
ni les illusions du futur.**

**Le Christ que je vois est une œuvre d'art
humaine.**

**Sentinelle du temps,
présence éternelle d'un corps en béton
et symbole temporel de l'amour,
Il embrasse le ciel de ses bras ouverts.**

(Traduction : Laure L'Excellent)



Le Christ Rédempteur (en portugais : *O Cristo Redentor*) est le nom donné à la grande statue du Christ dominant la ville de Rio de Janeiro au Brésil, du haut du mont du Corcovado où elle se situe. De simple monument religieux à ses débuts, elle est devenue au fil des ans un des emblèmes reconnus internationalement de la ville.

Classé monument historique depuis 1973, le Christ du Corcovado est l'un des endroits touristiques les plus fréquentés de Rio avec 600 000 visiteurs par an.

Etablie au cœur du parc national de la forêt de Tijuca, à une altitude de 710 mètres, la statue mesure 38 mètres de haut (dont 30 pour le personnage et 8 pour le piédestal, qui occupe une aire de 100 m²) Sa masse est de 1145 tonnes, la masse approximative de la tête est de 30 tonnes et celle de chaque main de 8 tonnes. La tête mesure 3,75 m, chaque main 3,20 m, la largeur de la tunique est de 8,50 m. L'envergure entre les deux mains est de 28 m.

Le Christ Rédempteur possède à sa base une chapelle dédiée à Nossa Senhora Aparecida, où sont célébrés mariages et baptêmes.

C'est à l'ingénieur brésilien **Heitor da Silva Costa** qu'en **1923** fut confiée l'édification de ce monument. La cérémonie d'inauguration eut lieu le 12 octobre 1931.

Le 2 juillet 2007, ce monument a été choisi comme l'une des sept merveilles du monde par plus de 100 millions d'internautes, suite à un vote organisé par la *New Seven Wonders Foundation*, liée à la *New Open World Corporation*, et dont les résultats ont été dévoilés à Lisbonne.

Source d'informations : Wikipédia.



Mosquée Alomma, Dole, Jura, Bourgogne-Franche Comte.

SAINT-VALENTIN PRIORITY

Pour la Saint-Valentin

-exactement deux jours avant-

Des petits cœurs en timbres

-des timbres en petits cœurs-

Ont palpité

-rouges et gonflés-

vers Christine et vers Christina.

Vers Christine de Mayence

et vers Christina de Bozeman.

Des cœurs en timbres pour l'Allemagne

des timbres en cœurs pour l'Amérique.

Ach! Du liebe die Fee Christine:

ich bin französischer Dichter !

My dear and my sweet Christina:

I'am a poor lonesome poet!

**Deux jours avant le jour
de la Saint-Valentin**

J'ai modelé ces vers

**-sans vider un seul verre car je suis
au régime-**

**Ce ne sont pas des vers sans rime ni raisin
puisqu'ils sont bourguignons...**

Voletez petits cœurs en timbres

-et timbres en petits cœurs-

Vers Christine et vers Christina !

Lundi 12 Février 2007 (Dijon).



**Été 2007: l'Intendant de la Résidence étudiante internationale
Studea Clos-Morlot à Dijon
(1^{er} Octobre 1999 - 23 Août 2011: démission).**

FAIT DIVERS...

Mercredi 25 avril 2004 – Une matinée bien ordinaire, après une nuit bien ordinaire. Je servais tranquillement le petit déjeuner – dans le salon et dans le cadre d'un court séjour hôtelier - à une jeune stagiaire célibataire, la trentaine indécise et compassée, des ombres de manies de femme se retrouvant déjà seule. Dehors, une matinée ensoleillée mais fraîche, terriblement fraîche pour la saison. Et la faux de la Camarde planait bien affûtée au-dessus de ma tête. Après avoir servi le lait, je revenais poser la casserole sur l'évier de l'espace cuisine, ordinairement fermé quand il n'est pas utilisé par un rideau de lanières plastifiées. Ce fut l'alerte, sans préavis, sans le moindre vertige, sans le moindre malaise. Un « bourrage » ainsi que j'allais fréquemment le décrire aux médecins. Mon cœur poussa un grand coup comme pour sortir de ma poitrine. Je n'eus pas le

temps d'accuser le fait que le galop de la tachycardie fut lancé dans ce cœur agressé. Puis, immédiatement, les extrasystoles : le cœur s'arrête et puis repart, s'arrête et puis repart, s'arrête et puis repart avec un incessant renouvellement de cadences, à tel point qu'il est impossible de compter les pulsations par la traditionnelle prise de pouls. Je fais « oh ! J'ai un problème au cœur » et je m'en vais, après m'être excusé auprès de ma locataire, prendre sous la langue un comprimé d'anxiolytique – on ne sait jamais, peut-être un coup de la psychosomatique ? Je m'étends mais rien ne s'améliore. Je me relève et marche mais rien ne s'améliore. L'histoire dira qu'il n'était pas prévu que quoi que ce soit s'améliore avant cinq ou six heures. Appel à SOS Médecins. Je parle : « non, que l'on m'envoie un médecin qui me donne quelque chose pour continuer mon travail ! » J'avais décrit tous les symptômes et l'on avait une autre approche de la question : « On vous envoie l'ambulance !

». Et là commence le drame réel de la situation : me dépêcher d'avertir au moins l'un de mes deux employeurs de l'époque (Gestrim-Campus de Lyon et Gestrim de Dijon). Et puis, préparer mon sac pour l'hôpital ; et puis, fermer tous mes volets ; et puis afficher une note rédigée à la hâte sur la vitre de l'Accueil. Mon désarroi fut de cet ordre domestique, jamais je ne craignis pour ma vie. Toujours j'eus le souci de mes...quelques années plus tard je les appellerais « mes enfant ». Ce à quoi l'apaisante voix d'une jeune infirmière blonde avança : « Ils vont bien se débrouiller tout seuls, ce sont de grands enfants ! ... »

Médicalement parlant tout se passa très bien – mais le déroulement s'inscrit toutefois dans la durée : quelques heures d'attente aux Urgences de l'Hôpital Général de Dijon avant d'obtenir une place en clinique pour le service de cardiologie. Mis sous perfusion pour une anticoagulant, style Héparine, je ne pouvais risquer un autre accident de ce

genre : la limite du dégât devant la prise en charge pour le traitement de choc. Mais je le répéterai toujours : ma peine et ma réelle douleur furent de quitter cette Résidence étudiante en catastrophe et de laisser « mes » étudiants sans avoir prévu de remplaçant. Médicalement parlant, écris-je, cela finit aux mains d'un cardiologue qui me prévint qu'un « traitement de choc » s'imposait ; il fit appel à la Cordarone, à la Coumadine – en comprimés à dose massive – et à, toujours l'Héparine sous perfusion. Deux ou trois quarts d'heure après la prise tout redevint normal. Je restai trois jours en clinique. Le diagnostic : crise d'arythmie. L'expectative après ma sortie d'hôpital : pour le médecin, trouver l'anti-arythmique qui allait me convenir. Ce fut long. Trois années. Trois années entrecoupées de visites de SOS Médecins, de brefs séjours aux Urgences et en cardiologie du Bocage. Psychosomatiquement le mal s'était enraciné avec la hantise de la rechute. La rechute cardiaque ? Pas tant, plutôt la rechute dans le scénario d'un départ précipité et bâclé...

LE BIEN PUBLIC

RESIDENCE ETUDIANTE

Rencontres sur fond de papillotes



Douceurs de Noël pour enchanter les palais et délier les langues. Photo Alain Belasséne

La résidence Clos-Morlot a réuni ses étudiants pour un moment de partage en période de fête.

Il était à peine cinq heures de l'après midi mercredi, que déjà un bon groupe d'étudiants était réuni autour d'une table généreusement garnie, dans la salle commune de la résidence Clos-Morlot. Le traditionnel pot de Noël était lancé. La plupart des pensionnaires se rencontraient pour la première fois et engageaient la conversation, sur fond de papillotes, dans une ambiance joyeuse et détendue. « C'est que le besoin s'en faisait sentir depuis longtemps », explique Hayat Bouazzaoui, chargée de communication et qui aide aux installations, « ...surtout depuis la suppression du pot de bienvenue, c'est une des rares occasions de se rencontrer. On ose rarement aller taper à la porte pour faire connaissance et c'est bien dommage ».

L'initiative de cette fête en revient à Albert-Marie Guye, intendant du lieu. « Vous savez », assure-t-il, « les étudiants sont plongés dans leurs études, ils n'ont pas le temps de se rencontrer, ils sont sérieux, je tiens beaucoup à leur offrir ce moment de détente, surtout qu'ils viennent d'horizons de plus en plus différents, sur nos cent douze locataires, onze pays sont représentés. C'est que notre université attire de plus en plus, la ville de Dijon aussi ». Ce que ne démentent pas les convives. Qu'ils soient étudiants de prépa, d'IUT, droit ou médecine... ils disent aimer aussi bien « la ville chargée d'histoire », « ses musées gratuits » « sa taille humaine », « son air pur », « ses pistes cyclables... même si on aimerait plus de bus »...

La fête devait durer jusqu'à minuit, le temps d'échanger conseils et astuces qui facilitent la vie quotidienne. Et, au-delà, de tisser des liens durables entre étudiants esseulés car, comme l'écrivait Simonon, si cher à Albert-Marie Guye : « les événements mémorables ne ressemblent jamais à ce qu'on attend d'eux ».

Bonnes fêtes de fin d'année !!

Bonjour,

En tant que chargée de Communication & Marketing au sein de la résidence Studéa Clos Morlot cet été 2009, je me suis occupée de vos dossiers, de vos visites et de votre installation dans la résidence, et j'espère que vous vous y plaisez. Aujourd'hui je vous écris ces quelques lignes, afin de vous souhaiter, à vous et à notre cher Albert Marie, de très bonnes fêtes de fin d'année.

سعيد عام

Hayat BOUZZAOUI

***...quelques messages reçus, de 2000 à
2011...***

Je voudrais vous remercier pour votre gentillesse, pendant toute l'année, et votre discrétion... Je n'oublierai jamais Dijon et ma chambre 325. Je vous félicite pour votre livre, on a besoin de poètes qui ont quelque chose à dire. Ecrivez pour mon pays !

Aikaterini G. (Athènes)



Zoé (Dijon, square Darcy)

Je peux vous dire que mon séjour à Dijon, au studio 223, me manquera beaucoup. Je garde de très bons souvenirs de Dijon, de la Culture française et de vous bien sûr. Je vous remercie encore une fois pour votre aide et votre coopération.

Konstantina A. (Patras)



Laura B. (Mexico) ici à Lyon.

Comme mon aventure dans le vin continue, et m'amène dans une autre direction, je vous laisse une bouteille de mon appellation bourguignonne préférée pour vous remercier de votre aide, votre accueil, votre patience, et votre gentillesse tout au long de mon séjour à Dijon. Il est des personnes comme vous qui font que les étrangers aiment la France et les Français ! Merci mille fois ! Amicalement !

Christina J.J. (Bozeman, Montana, USA)



Noujéiba
(Dijon, La Dame d'Aquitaine, Mai 2010)

...un petit mot pour vous dire « au revoir » et pour vous remercier de toute votre gentillesse. Vous nous avez accueillis avec des bras ouverts, vous étiez toujours là quand il y avait un petit problème ou simplement pour nous introduire dans la France avec toute sa beauté et avec toutes ses petites et grandes histoires. Merci de nous avoir fait connaître Dijon, la ville jumelée de Mayence, notre origine allemande. Merci d'avoir été un Intendant aimable et extraordinaire de notre Résidence « Le Clos-Morlot » où on a passé un séjour merveilleux. Tous nos vœux pour votre avenir personnel ! »

Christine Z. (Mayence)

Wolf R. (Neustadt).



Adèle (hôtel-restaurant La Colombière, Dijon).

Cette année à Dijon a été une des meilleures de ma vie. Partiellement grâce à tout ce que vous avez pu faire pour m'aider - particulièrement à mon arrivée en France. Vous avez été si gentil et si obligeant, avec l'aide en ouvrant un compte bancaire et en m'installant dans le Clos-Morlot. Je veux vous remercier pour ça, et aussi pour toutes les autres choses prévenantes que vous avez faites pour Miranda et pour moi. Quand je quitte Dijon, je prendrai avec moi beaucoup de souvenirs fantastiques et heureux de mon séjour en France, et je n'oublierai jamais que vous avez fait bon accueil à moi ici quand j'étais très appréhensive au début de l'année. Avec mes sentiments les meilleurs.

Samantha R. (Angleterre).



Avec Christane (Canada) et Joanne (Angleterre) Restaurant de la Maison Millière (Dijon).

Je veux vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi pendant mon séjour en France. Dès le début, vous m'avez aidée beaucoup, et l'arrivée ici en France était bien moins effrayante parce que le contrat était déjà signé, un rendez-vous pour ouvrir un compte bancaire avait déjà été prévu... En somme, merci ! Merci aussi pour tous les conseils que vous m'avez fournis pendant l'année, ainsi que pour le prêt du Routard pour aller à Lausanne, et tous les renseignements pendant la grève ! Je serai très triste quand je quitte le Clos-Morlot et Dijon – ils occupent tous deux une place dans mon cœur et j'espère revenir ici dans l'avenir, bientôt. Je vous souhaite plein de bonheur dans la vie...

Miranda H. (Angleterre).



Lena (Iran) dans mon salon indien de la Résidence.

Je vous écris pour vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi pendant mon séjour à Dijon. Depuis quelques semaines j'habite à Coblenz, une des plus belles villes en Allemagne, avec le fameux « Deutsches Eck » (« le Coin allemand). Amicalement !

Fabienne S. (Koblenz)



Dhéliat



Yi (Chine)

99

J'ai pu écrire également,
Dans ce que j'appelle ma jeunesse,
Doux et tristes poèmes, débuts de romans
Délaissés par ce temps qui nous presse.
Vous m'avez rencontrée alors,
Dans cette période où la créativité
Est abandonnée, avec rimes et accords,
Pour de plus dures futilités.

Quelle fut ma surprise, ah ! je l'avoue,
Lorsque je reçus votre présent,
De découvrir cette part de vous
Inconnue, alors que déjà, je vous estimais tant !

J'admire *Cœur sans frontière*,
Sa douceur et son humanité,
Le fait de vous déceler derrière
Ces mots, ces vers, ces pensées.

J'ai souri en découvrant
*"Un cœur sans bruit qui veille aussi
Le long des semaines sur d'autres cœurs
Jeunes et fragiles de ma résidence"...*

Et même si d'autres sont concernées,
C'était le bon temps,
Dijonnais, qu'avec vous nous avons partagé"...

Céline NGUYEN
Dédicataire de "*Fleur, en joue !*".



STUDEA CLOS-MORLOT – 4, rue Dr. J.-B. Morlot – 21000 DIJON

03 80 74 23 35 / 06 26 93 68 30

Pendant la période où nous avons la gérance de la Résidence je retiendrai votre implication à 200 % et votre dévouement vis-à-vis des locataires.

Je pense sincèrement que certains vous regretteront et je vous souhaite bonne chance pour l'avenir.

Bien à vous !

Jean Forasacco (10/08/2011)

Directeur Agence LAMY

LAMY DIJON GRANGIER

13, rue du Château - BP 35374
21053 DIJON

Tél : 03.80.44.92.60

Tél : 03.80.44.93.50

Fax : 03 80 30 98 41

location.dijon-chateau@lamy.net

www.lamy.net

...**Septembre 1999** : l'on me propose un emploi d'agent d'accueil et d'entretien au service d'une résidence étudiante de 112 studios fraîchement construite en fin de l'année d'avant... C'est ainsi que je rencontrai Campus-Habitat, qui devint Gestrim-Campus, qui devint Lamy-Résidences, et qui est aujourd'hui Nexity. C'est ainsi que je devins, plus tard, **Intendant**, faisant à deux ou trois reprises fonction de **Chargé de Résidence** en l'absence ponctuelle de l'agent de maîtrise affectée ordinairement à cette charge. J'ouvris cette Résidence à l'Internationalisme en pratiquant une politique d'accueil présentant à priori des risques sur le plan financier. En effet, je n'exigeais pas de cautionnaire habitant la France pour une étudiante d'un autre pays – voire extra-européen. Je lui disais ou lui écrivais simplement : *« je prends un rendez-vous auprès d'une banque de Dijon, à votre arrivée je vous y conduis, vous ouvrez un compte, vos parents l'approvisionnent et vous nous réglez le dépôt de garantie, les frais de dossier et le premier loyer. »* Et tout cela fonctionna sans accroc durant quelques années... Jusqu'au jour où cette procédure fut interdite – ce qui est compréhensible, vu les risques encourus et l'importance du patrimoine national à gérer par l'Employeur (plus de 100 résidences à l'époque). Dans un premier temps je fus un commercial intuitif et un agent internationaliste militant...

FLEURS DE FEMMES.

Une tranche de bonne vie... Je suis au Jardin Philippe, au bord du Doubs, assis sur la première des sept marches en pierres noircies qui descendent vers l'eau. Une eau légèrement boueuse entraînée à vitesse moyenne par un courant subtile, fait de remous plats et de tourbillons très artistiques. La bise souffle, ce matin.

10 h 10. Je sors de Dole-Bureau où j'ai procédé au tirage des « Coulisses de la Rue » de Monique. J'ai acheté une petite tranche de jambon fumé à la boucherie –

charcuterie Fouchard (juste en face de Dole-Bureau) et je suis venu manger tout en regardant l'infatigable flot des voitures qui passent derrière la rive d'en face. Flots de ménagères se rendant à Mammouth ; flots de riverains montant au centre-ville.

Les lycéens, les lycéennes, croisés vers le Lycée Charles-Nodier ont terminé leur semaine vers dix heures. Rien de changé depuis mon adolescence à moi (il y a plus de vingt ans). Les garçons, toujours entraînés, sont hâbleurs et catégoriques. Les filles, plus fleurs de femme que jamais, maintiennent leur touche fille-femme que l'on peut déjà porter sur des couches de caresses avides. Avec quelque curiosité toutefois, tournées vers l'homme qui va bientôt commencer à balancer entre deux âges ; une ou deux d'entre elles me regardent, évaluant ma démarche de jupitérien et mes moustaches à la Cavanna.

Si seulement ces petites fleurs de femme devaient ne rester toute leur vie que des petites fleurs de femme ! Je suis réellement féministe, lorsque je croise des femmes vêtues comme des femmes ; des filles parées pour attirer et qui sous-entendent leur sensibilité jusque dans un battement de cils.

Samedi 4 Mars 1989 – Dole (Jura).

NOSTALGIE SUR RAILS.

Les trains m'ont toujours fasciné. Ce matin, devant moi, trois citernes de tailles et de formes différentes sont laquées par la pluie. Allant du blanc cru au blanc gris jauni, leurs flancs sont dûment numérotés, répertoriés, estampillés. La motrice, couleur d'azur délavé, ronronne au ralenti. Les impulsions d'une bise légère dégagent de tout le convoi des odeurs mêlées de rouille, de fer mouillé, de graisse et d'huile froides.

7 h 13, le convoi chimique (liquides inflammables et poisons) quitte le quai 2 pour revenir en arrière sur une voie de garage, depuis laquelle des transporteurs routiers prendront

livraison des produits à convoier jusqu'aux commanditaires. 7 h 20, six voies sont libres devant moi. Le ciel est gris, barré verticalement tous les trente mètres par les poteaux métalliques ; striés horizontalement par des câbles électriques.

L'ai a toujours une odeur de fer froid mouillé. Mystérieusement, et deux à trois fois par quart d'heure, il me semble percevoir fugacement, chaude et nostalgique, l'odeur de fumée de ces bonnes grosses locomotives à vapeur. Ces monstres placides. Ces chaudières roulantes chuintant, sifflant, soufflant, suant de partout. Ces « bêtes humaines » d'un noir mat poussiéreux par temps sec ; d'un noir de jais luisant par temps pluvieux.

J'aime à me retrouver dans les vieux wagons traditionnels en voie de disparition. Prendre le Simplon pour

aller à Dijon ou bien à Paris. Dole-Paris : 7 h 43 – 10 h 55 ! Un voyage posé, nostalgique, presque d'antan ; je dirais même révérencieux ! Ultime hommage à la gloire du premier volet de l'histoire de la SNCF.

Ce matin, je découvre, peiné, que le Simplon ne s'arrête plus en gare de la ville natale de Louis Pasteur.

Mercredi 20 juin 1990 – Quai 2 de la gare de Dole – 7 h 30.

MANÈGE D'ENFANTS.

Une cabane de bois en forme de toiture de chalet, avec une balançoire derrière ; quatre autres balançoires métalliques à deux places, celles-ci au pied d'un arbre séculaire, soutenues par un même support, avec un écriteau « peinture fraîche » qui oscille sous le vent tiède. La peinture est d'un vert moyen brillant. Derrière le tronc séculaire triple, une construction cubique formée d'échelles en tubes de fer rouge vermillon. Entre ces deux attractions, un petit toboggan. Beaucoup plus loin à gauche, un manège tournant.

Pas d'enfants. Un peu triste tout cela. Mais vers treize heures, soit un quart d'heure après ma prise en écriture, le manège de balançoires va et vient sous les

cris de quatre petites filles avides d'émotions sportives. Après la balançoire, c'est le toboggan qui est assailli. Puis la cabane de trappeurs reçoit la visite furtive et galopante d'une petite squaw à queue de cheval.

Bien au-delà de cette scène d'enfants explosive, les nuages moutonneux semblent s'être arrêtés. Je les comprends : derrière eux...l'orage ! « Allez, nuages, rebroussez ciel ! » Je pense tout à coup à ce vers libre tracé au printemps 88 pour une petite fille. Alors, soudain je deviens triste.

La petite fille n'existe pas encore...

Mercredi 27 juin 1990 – Dole, Cours Saint-Mauris – 12 h 45.

LIMITES ET MAGIE DES MOTS.

Pourquoi tant de paroles sans raison, qui claquent dans les rues de la ville ; qui tapinent, gouailleuses sous les arrêts de bus et sous les porches, qui descendent le trottoir en frétilant, et le remontent à contre-courant ? Des paroles végétales ou poisseuses, ou saignantes comme le rouge des quartiers de bœuf, jetées à la criée, sonnantes sur le plateau des balances en tôle patinée par le vent qui s'abat sur les marchés et touche à tout sans jamais rien payer ? Pourquoi tant de paroles qui croisent vainement le fer dans les rues de la cité ?

Pourquoi tant de paroles pompeuses, didactiques roulées dans la craie leucémique des tableaux ; brevetées par les postulats, les théorèmes et les équations ; des paroles guindées sous l'habit vert ? Des paroles odorantes comme les grains d'encens qui grésillent en brûlant et s'élèvent dessous la voûte des esprits, menaçantes comme un prêche qui tombe sur la tête des fidèles ; des paroles réconfortantes comme les promesses d'un Au-delà problématique ?

Pourquoi tant de paroles péremptoires qui veulent démontrer, convaincre, inquiéter, manipuler ?

Pourquoi tant de « je t'aime » factices, écrits, soulignés, raturés sur des papiers à lettres de tout grain et de toute couleur ? Des « *je t'aime* » chuchotés dans la brume artificielle d'un slow lancinant au bal du samedi soir ? Des « je t'aime »

dominateurs, ordonnés comme par la voix tranchante d'un tribunal ? Des « je t'aime » calligraphiés au flanc d'une porte cochère à l'ombre du château de Madame La Comtesse, à l'époque adamantine de la « Douceur de vivre » toute en rose et en loups noirs des soirées masquées qui ne reviendront jamais plus ? Des « je t'aime » pattes d'encre nubiles sur le mur d'un préau de lycée. Pourquoi tant de « je t'aime » aussi pâles de conventions polies que ces « bonjour ! » matinaux encore plissés par la léthargie de la nuit ?

Ce ne sont pas les mots qu'on dits

Qui changent la face des jours

Ce ne sont pas les mots d'amour

Qui détournent les tragédies

(Louis Aragon)

Les mots parlés, trop souvent stérile tintamarre, excuse des mous, des pleutres et des égoïstes qui croient mas-

quer en toute impunité leur indifférence envers la peine d'autrui. Il ne leur suffirait pourtant, à ces neutres, que d'un petit acte. Il ne leur suffirait que d'une démarche bénigne pour aider celui qu'aspire la venelle du découragement. Mais voilà : il faut payer de son pas, d'un souffle de son temps, d'une buée de sa notoriété publique ; alors rien ne paraît plus convenable ni de meilleur ton à moindres frais qu'une bonne parole, très digne mais enflée, sonore et tout à trac sur le zinc de la rue pour qu'elle soit gobée par le voisinage. Les paroles vaines sont des excuses qui giflent l'indigent. Le silence, lui, cause moins de mal qui ne fait tournoyer devant les yeux les ailes de la promesse. Lorsqu'on ne peut rien contre le malheur d'autrui, il vaut mieux, il faut mieux choisir la pudeur de savoir se taire.

Pourtant il y a la magie, la fascination des mots écrits dans un regard et qui sont bien trop forts, bien trop sublimes pour être normalisés,

décatis entre les barreaux terre-à-terre de la parole. Les yeux qui parlent aux êtres qui ont suffisamment de sensibilité et les regards sont les yeux du cœur. « Les yeux qui pensent au loin », « dans tes yeux qui vont si loin », « faire l'amour avec tes yeux » : autant de métaphores coutumières pour qui surprend un jour le langage des yeux.

Une confrontation avec tes yeux m'apprendrait plus sur toi que tout un arsenal de questions que je pourrais déployer. Et si – lasse et amusée – tu fermes les yeux, je continuerais à lire sur l'ombre de tes paupières. Je t'ai dit ne pas aimer poser de questions. Je t'ai confié ma passion pour la neige. Et je fondrai avec la neige. Je deviendrai mousse, herbe tendre que ton pied foulera, distrait. Tes yeux, peut-être, parfois s'arrêteront un bref instant sur le sol, et leur turquoise se ternira soudain forcée comme par une immense question. Puis tu repartiras en haussant les épaules. Complice avec la soie blonde et frisant

de tes cheveux, le soleil ravira ton visage.

Et moi je verdirai plus fort au
souvenir de l'ombre de tes hanches.

*Dole – 22 Octobre 1985 – CHG Louis-
Pasteur.*

MON COUSIN MIHAÏL

J'avais perdu mon identité en perdant mes forêts. Mais, brusquement je reprends mes forêts, mes forêts me reprennent. Et tout cela solennellement, avec grandeur, magnificence ; puisque c'est la forêt de Chaux – 21 000 hectares en banlieue immédiate de Dole, ma ville natale – de tous ses rubis, de toutes ses fragrances, de tous ses murmures et de toutes ses orgues profondes qui m'accueille, moi, le fils prodigue asphyxié par des préoccupations artificielles. En cet après-midi automnal très enluminé, la forêt me souffle d'épaisses odeurs cuivre frais à étendre sur tranche de pain. Et même l'odeur d'un stère de charme coupé, laisse sous mes narines goulues comme un souffle de fournil.

Pour la première fois de ma vie, je fais un repas de forêt. Je goûte la forêt. Je mange la forêt. Sylvain fait un repas sylvestre. Mon âme reprend des forces.

Indispensable apport de la retraite. Que n'ai-je suivi mes inclinations d'adolescent ! J'aurais laissé des rames de pages ciselées, des liasses de poésie pure, des cahiers de musique intime.

J'ai préféré le tintamarre d'un miroir aux alouettes qui, du reste, ne m'a rien encore apporté de tangible.

Dieu fasse au moins que mes ambitions me transportent jusqu'au mont du Gutînul (près de Baia-Maré en Roumanie, à 1500 mètres d'altitude !)

Pour l'heure, en lisière de la ville natale de Louis Pasteur, je fais un repas forestier. Et ce n'est pas un repas végétarien, des fumets équestres relevés me parviennent du Centre Poney Club...

Il y a bien évidemment de la musique traditionnelle : commentaires rauques du corbeau de garde, et tout un échantillon bigarré de virtuosités d'oiseaux dont j'ignore les noms.

Avec un peu moins de paresse littéraire et un peu plus de retraites forestières militantes, je deviendrais l'Eminesco * dofois...

*Mihail Eminescu (1850-1889) né près de Botochani, poète lyrique roumain – Poésie (1880)

Dole – 15 Octobre 1991.

Textes des pages 62 à 67 extraits de **CAHIER DU JOUR** – Journal – Tome 1^{er} – 124 pages – Collection Florica – 4^{ème} trimestre 1990 – Dole. (Epuisé).

« C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai reçu le volume du
« Cahier du Jour ». Je me réjouis de l'intérêt que vous
manifestez à l'égard de mon Pays. Je vous saurais gré de
bien vouloir continuer à mettre, le plus souvent possible,
la Culture et la Spiritualité des Roumains sur le premier
plan ».

Petre Roman – Premier Ministre de Roumanie (Hiver 1991)

« C'est un français du tonnerre que vous parlez, et j'en
raffole ! C'est fou ce qu'il peut être bougrement bien, votre
français ! Tout en respirant les sèves secrètes des arbres
de la vie, de cette silva-ae primordiale, vos poésies se
nourrissent de l'air du temps, mais le plus pur, comme
celui qu'on ne saurait inhaler que sur les hauteurs de
Lhassa, sur le toit du monde.

Constantin Frosin – Professeur de philologie, Roumanie.

« Je viens de lire d'un trait ton « Cahier du Jour ». Réussite
sur toute la ligne. Dans ce genre, ô combien ingrat, tu
réussis à passionner le lecteur. Belle écriture, vivacité des
traits, méchanceté sans honte pour ceux qui le mérite,
générosité sans masque pour ceux qui ont su le mériter.
Voilà du beau travail. Au niveau du style et de la qualité
littéraire, j'ai été vraiment impressionné ».

Jean-Paul Alègre – Auteur dramatique et Directeur du Théâtre du Fil
d'Ariane (Noisy-le-Grand). Printemps 1992.

Solidarnosc

Solidarité (Solidarnosc en polonais) est une fédération de syndicats polonais fondée le 31 août 1980), dirigée à l'origine par Lech Walesa. A l'époque de la Pologne Communiste, aucun syndicat indépendant des organismes du pouvoir n'était autorisé. Soucieuse des besoins des ouvriers des chantiers navals de Gdansk, Anna Walentynowicz créa la première association indépendante, ce qui lui valut d'être licenciée le 7 août 1980, perdant son droit à la retraite à cinq mois de celle-ci. La décision de la direction a entraîné une grève qui a éclaté le 14 août 1980 et a donné naissance au syndicat NSZZ Solidarnosc dont elle est co-fondatrice avec Lech Walesa.

Dans les années 1980, ce syndicat réussit à rassembler un large mouvement social contre le régime communiste en place, impliquant entre autres l'Eglise catholique romaine qui allait bientôt se requinquer par le pontificat de Jean-Paul II. Ce syndicat avait un programme en 21 points. Il était soutenu par un groupe d'intellectuels dissidents (en polonais : Komitet Obrony Robotnikow (KOR) et était basé sur les règles de la non-violence.

La survie de Solidarité était un événement sans précédent, pas seulement en Pologne, mais dans tous les pays du Pacte de Varsovie. Cela signifiait une cassure dans la ligne dure du Parti qui avait auparavant provoqué un bain de sang pour réprimer un autre mouvement de protestation : des douzaines de personnes tuées et plus d'un millier de blessés en 1970.

Les facteurs principaux ayant contribué aux succès initiaux du mouvement Solidarité et des autres mouvements dissidents sont :

- la crise interne des régimes socialistes (perte de foi envers le modèle socialiste, crise économique...);
- les échecs sur le front de la Guerre froide (voir invasion soviétique en Afghanistan et l'effondrement de l'Union soviétique).

Les idées du mouvement Solidarité se sont très rapidement répandues à travers la Pologne ; de plus en plus de syndicats ont été formés et ont rejoint la fédération. Son programme, bien que centré sur les revendications syndicalistes, a été perçu partout comme la première étape pour provoquer le démantèlement du monopole du Parti communiste polonais

Ô ! SOLIDARITÉ...

Pour redonner à ta patrie
Un visage plus souriant,
Pour que le respect de la vie
Ne soit pas qu'un engagement,
Pour la paix, pour la liberté
Combien de têtes vont tomber ?
O ! Solidarité...

Pour bâtir un monde nouveau
Les uns travaillent de la pioche.
Sous la faucille et le marteau
Les autres, les mains dans les poches,
Surveillent sans humanité
Le fil à plomb du Comité,
O ! Solidarité...

Et c'est pourquoi les bâtisseurs
N'emploient pas le même ciment :
Dans ta patrie c'est la sueur,
Côté Moscou c'est bien le sang.
Et tu vois le tien sacrifié
Qui fleurit sur les barbelés.
O ! Solidarité...

Félonie du sort, ta truelle
A œuvré pour ton désarroi
Bâtissant des prisons cruelles
Où l'on t'emmure dans le froid.
Le vingt décembre il a gelé,
En Pologne, à moins vingt degrés.
O ! Solidarité...

Cinquante mille arrestations :
Etudiants, acteurs, scientifiques,
Et gens de la rue connaîtront
Une fin d'année famélique,
Le gel et la promiscuité,
Dix par cellule ils sont jetés.
O ! Solidarité...

Silésie et Poméranie,
Ces terres ont été fatales
A deux cents de tes affranchis
Fauchés par la mort martiale.
Même leur nombre est étouffé :
Tu meurs en clandestinité
O ! Solidarité...

Tes enfants, le jour de Noël,
Les yeux rougis, songeant au loin,
Verront d'autres yeux qui appellent
Dans le plus triste des matins,
Aux traces de bottes figées
Sur une neige ensanglantée.
O ! Solidarité...

(Année 1981)

PRIÈRE SANS FRONTIÈRE

(Année 1982)

Au Professeur Jean Bernard

Au nom du délire urémique et de son hoquet de démon ;
Au nom de l'inferral cancer du pancréas qui a jeté
Dans le corps de cette grand-mère un cruel brasero vivant ;
Au nom du vieillard avili par l'inhumaine agitation,
Sanglé aux barreaux de son lit, perfusions, tuyaux dans le nez
Et qui veut s'arracher la vie comme on arrache un pansement :
Oh ! Je t'en prie homme, aie pitié de toi !

Au nom de la quinquagénaire, au regard délavé, qui meurt
De métastase cérébrale et d'un néo cloué au sein,
Dont nul ne prend la main crispée par trop de mouvements cloniques
Au nom de ce prématuré stagnant dans son incubateur,
Fragile et émouvant trésor de cristal qu'un tout petit rien
Peut rejeter dans le néant ou dans des cieus problématiques :
Oh ! Je t'en prie homme, aie pitié de toi !

Si pour l'œuvre du communisme il nous fallait exterminer
De la population, les neuf dixièmes, nous ne devrions
-Disait Lénine – reculer devant l'important sacrifice ;
Au nom des cinquante millions de vies, par Staline, fauchées ;
Et au nom des martyrs de la bolchévique révolution,
Qui, depuis dix-neuf cent dix-sept, lardent le siècle de supplices :
Oh ! Je t'en prie homme, aie pitié de toi !

Dans le complexe de Potma, en Mordovie loin de Moscou,
Quatorze camps échelonnés sur cent kilomètres le long
D'une voie ferrée sans issue propriété du K.G.B....
Vaste comme six fois la France un complexe est encore plus fou :
Kolyma, crématoire blanc aux monstrueux hivers sans fond.
Au nom des bagnards entassés par moins cinquante-cinq degrés :
Oh ! Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

Et puis à Tachkent, en été, par quarante degrés à l'ombre,
Combien d'immeubles sont construits par des femmes – ce n'est pas rare ?
Tandis qu'à côté les chauffeurs de taxis ouzbeks font la sieste !
Elles sont manœuvres, forçats, moins que prolétaires : des nombres...
La femme est le mulet de l'homme, a dit un proverbe tartare.
Au nom de ces êtres de somme et de leur vie saignée à l'Est :
Oh ! Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

Depuis le dix-huitième siècle et le partage du pays,
A toutes les générations la Pologne a connu la guerre,
Ses hommes trop souvent partis en prison, au bagne, aux combats.
La femme a dû vite endosser sa carapace d'énergie.
Au nom de Wanda internée, une nuit du tragique hiver,
Et dont les enfants sont jetés dans un lugubre orphelinat :
Oh Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

Pauvres Wanda, pauvres Lydia, le Kremlin a joué gagnant !
A l'égard de votre patrie les bons sentiments gratuits seuls
Ont fait grande unanimité : près de six cents ordinateurs
Font tourner en URSS jusqu'aux usines d'armement.
Ils sont gages de l'Occident. Au nom de vos pionniers qui veulent
Voir, dans nos pays, condamner les impostures des hâbleurs :
Oh ! Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

En juillet soixante-dix -neuf, un cargo grec, le Klearchos
Sombrait dans le golfe d'Olbia, au grand large de la Sardaigne.
Fait divers ? Non, vrai cauchemar quand l'inventaire fut connu :
Perchlorétylène, arsenic, des tonnes de cocktails atroces...
Au nom des pêcheurs retirant dans ces eaux où la mort se baigne
Des centaines de poulpes morts, mille autres poissons corrompus :
Oh ! Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

Budget pour l'armement, bien sûr, et pour la défense intérieure.
Pour la Recherche qui mendie le budget n'est pas garanti,
Et la Santé fait le trottoir, l'avenir suspendu aux langues
Des ronds-de-cuir du Parlement qui accouchent avec lenteur
D'un chiche secours sur lequel « ne pas dépasser» est prescrit.
Au nom de la mère veillant son enfant squelettique, exsangue :
Oh ! Je t'en prie homme : aie pitié de toi !

Mi-février quatre-vingt-deux, la Roumanie a augmenté
Soudain de trente-cinq pour cent toutes denrées alimentaires.
Penché sur sa feuille d'impôts, le Français moyen se rassure :
Traitement et voiture en double et la maison neuve à payer ;
Grands dieux le Changement rendra moins dur de rester prolétaire !
Au nom des enfants sacrifiés aux violents marasmes futurs :
Oh ! Je t'en prie homme, aie pitié de toi !

Au nom de la France lucide et vraie patrie des Droits de l'Homme ;
Au nom de ce mot Liberté le seul véritable idéal,
Quand tu ne le prostitues pas aux pieds des causes fallacieuses ;
Au nom de la Science et des Arts et de leur fabuleuse somme,
Enviés par les nations et qui leur servent souvent de fanal ;
Au nom de ta France sortie, de tous les périls, victorieuse :
Oh ! Je t'en prie homme, aie confiance en toi !

Note de l'auteur : seul les deux derniers vers ont été modifiés, vingt-neuf ans après.

Géo Dumitrescu



(București: 1920 - 2004)

DANS LE JARDIN PUBLIC...

A Geo Dumitrescu

Que puis-je pour vous ?
Entendis-je tout- à- trac et dans le noir
à quelques jets de mon manteau demi-saison.
C'était un soir de mars
humide et gris porté sur la bourrasque.
Que puis-je pour vous ?
La voix avait le ton anodin et pressé
d'une voix croisée au fond d'un quai de gare.
Seulement là devant moi
ne passait que le train des heures.
En plus c'était vingt-et-une heure,
au tréfonds d'un jardin public sous fréquenté
Pour raison d'heure avancée et de semi gros temps.
Que puis-je pour vous ?
Hulula presque la voix.

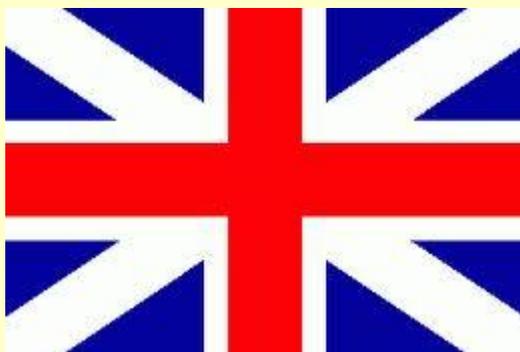
Je regardai le buste noir de Picasso
retiré dans la verdure
retirée dans le crépuscule de mars.
Non, ce n'était pas Picasso !
Pourquoi d'ailleurs
aurait-ce été lui ?
Et de plus en hululant...
Je fis taire ma muse lyrique.
J'empochai ma verve valaque
empruntée elle-aussi
et regardai plus aiguëment
choir lentement la fin de mars.
Le jardin Eminesco ?
C'était dans un long mois d'octobre.
Et près de dix-sept ans plus tôt.
Et à cette époque-là en Roumanie
nul outrancier besoin de voix
me demandant fraternellement
ce qu'on pouvait bien faire pour moi.
Je faisais plutôt envie
avec Edith à mes côtés
Edith, motivée, amoureuse
et ses dix-neuf ans décidés.
Ce soir de mars quatre-vingt-sept
la Divinité blonde et cendrée
N'était plus là pour se lover
haute et fine et racée
Tout contre moi et contre tous.
Non, j'attendais la Fée !

Qui d'ailleurs à Gentilly tout comme ailleurs
n'en faisait qu'à sa tête de Fée !

De Fée toute rouge et contrariante ;
de Fée de tête et métallique
venant d'abandonner son cœur
dans une rame du RER...

Oui, j'attendais la Fée,
la Fée bleue qui ne savait pas que
dans le gros temps de ma trentaine :
je l'aimais aussi de mon vivant...

Gentilly (Val de Marne), Jardin Picasso – Mars 1987.



SEEK THE WOMAN!

Seek the woman!
But seek the woman!
I am a false loner.

Seek the woman!
But seek the woman!
The other day Christine;
and yesterday Katia;
and this morning Ana-Hermosa.

Seek the woman!
But seek the woman!
And you will find me...

THAT IS THE QUESTION...

Mandy is a very small bird
so fragile
so fragile.
Mandy is also wounded bird
so touching
so touching.

Is Mandy afraid of me?
I fear it!
I fear it!
If I put my hand on her:
hey! But what would then occur?
Hey! But what would then occur?

If I touch almost her lips
tenderly
tenderly;
If I press my lips on her
with fever
with fever:

then she would fly away twice...

Tuesday June 20, 2006.



HUMORAUFRUF AN DIE FEE VON MAINZ..

Ein Stück Stern ist
in mein Bett gefallen...
Aber es ist
ein sehr, sehr, sehr
Kleines Stück Stern.
Glücklicherweise!
Weil es sonst ein Feuer
in meinem Bett entfacht hätte!

Aber wo die Fee Christine
sich versteckt?
In meinem letzter Brief
ich schrieb ihr
dass der Krieg von 39-45
beendet ist seit sehr langer Zeit...
Sie hat vielleicht nicht
meine Bemerkung toleriert

Aber wo die Fee Christine
sich versteckt?

Und wenn ein Stück Stern
in ihr Bett fällt?...
Ein Stück Stern mit
meinem Namen
darauf?...
Ja, aber das kann
einen diplomatischen
Zwischenfall hervorrufen...
Was würde geschehen mit Deutschland?
Man würde alle Briefträger töten?
Würde es geben
einen Genozid aller Dichter?
Deshalb sage ich
unaufhörlich:

Aber wo die Fee Christine
sich versteckt?

So schreiten wir
zum dritten Weltkrieg,
es wird ein Krieg der Sterne sein.
Stücke sehr, sehr, sehr
kleiner Sterne.
Glücklicherweise!
Sehr kleine Stücke
sehr kleiner Sterne.
Glücklicherweise!
Stücke sehr, sehr, sehr
kleiner Sterne
die in die Betten fallen werden.
Sagen Sie, was Sie wollen:
aber der Krieg ist dabei
sich zu vermenschlichen
und sogar
zu werden lyrisch.

Aber wo die Fee Christine
sich versteckt?

Die kleinen Stücke Sterne
fallen weiter.
Deshalb sage ich

unaufhörlich:

Aber wo die Fee Christine
sich versteckt?

Donnerstag, den 9 August 2007.

¡ POBRE DON QUIJOTE !

¿Ana Hermosa
 pero dónde está?
¿Ana Hermosa
 pero qué haces?
¿Ana Hermosa estás en Chechenia?
¿Ana Hermosa estás en Bélgica?
¿Para comer mermelada
 de patatas fritas?
¿O raviolis al pistacho?

Aquí en Francia
 yo quise jugar
A Don Quijote...
Pero no encontré
 cabello que convenía;
Pero no encontré
 el menor Rocinante;
Entonces monto
 un viejo asno
Que me echa en la charca...
Y non encontré tampoco
 un Sancho Panza:

Estoy rodeado solamente
de zombis tupidos.

Y no encontré tampoco
una Dulcinea:
Esto rodeado solamente
de pavas con cintas.

Me voy a suicidar
con un suicidio belga:

Y voy a traga
una manguera...

¿Ana Hermosa
pero dónde está?

¿Ana Hermosa
pero qué haces?

A MEDIAS...

Cuando hablo ahora
de poesía a Ana Hermosa
no me responde.

En consecuencia
ya no la llamo
“Ana Hermosa”

Sino “Ana” solamente:
porque tengo acceso
sólo a una
parte de su ser.

Ya que no me gusta
encontrar solamente
la mitad de Ana Hermosa...

Ana Hermosa tiene
sólo un ojo;
Ana Hermosa no tiene más que la mitad
de su corazón...

Ti hacer de la mitad
de Ana Hermosa¿
Para ella ya no diré más que la mitad
de unos “buenos días”...
Doloroso no ver más que la mitad
de este vivo tesoro que excita...
Es doloroso para mi corazón enviar ondas
de la que la mitad se pierde...
A la gente que
plantea cuestiones
respondo: conozco solamente
la mitad de Ana Hermosa...
Ahora yo me vuelvo
la mitad de yo mismo.
Ahora escribo la mitad
de las palabras

Ahora
yo como a medias...
Ahora
duermo a medias...
Más grave que esto:
yo casi no ladro...
Ya no como mis croquetas...
Mi pelo comienza a caer...
Voy a terminar mi vida
a la sociedad protectora de los animales...

Ana Hermosa
maullo a tu puerta.

Ana Hermosa
yo ladro a tu puerta.

Ana Hermosa:
¡abre tu puerta!



PORQUE...

Tu ne me connais pas, je ne te connais pas.
C'est par la magie de l'e-mail que nous correspondons.
Pourtant comme un écho de communication
me crie que dans une autre vie
 nous étions quelqu'un l'un pour l'autre.
Je t'écris «tu»
tu m'écris «tu» tout simplement:

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Ah! Si j'ai quand même une photographie de toi
-celle de ce journal littéraire-
tu t'y montres Espagnole, bien sûr
mais lionne avec des yeux qui partent en flèches
à la conquête de tout de tous ;
des yeux tout chauds de braise ardente et d'ombres.
Clairs tes cheveux ruissellent
enluminant ton sourire à croquer :

Porque eres la bonita
pequeña Princesa.

Mais attention danger :
on ne rencontre pas un tel visage impunément
sans prendre une alerte en plein cœur ;
lorsque passe Ana Hermosa
mâle téméraire prend garde en croisant son regard,
il étincelle de cent mille étincelles
à tes risques et périls !

¡Ah ¡ Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

J'ai donc l'âge de ton père
pourtant le temps demeure un leurre :
c'est nous qui passons mais pas lui.
Nous allons vers l'Eternité
-qui est absence de temps-
par toi nous la frôlons déjà.

Autour de toi tout frémit d'ailes

de fée loin des calendriers :

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Jeunesse n'est pas qualité mais promesse.
Et dans tous les champs du repos
-et du dernier silence-
dorment tant de morts jeunes et de jeunes morts !
La jeunesse dit « peut-être »
mais l'âge mûr dit « c'est certain ».
Je t'ai attendue tant de temps ;

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Il faut se faire d'autres raisons ;
on me l'a dit, je n'y crois pas :
je serais du bois du bronze et du brocard
des Lorca, Péguy, Prévert...
A cela je ne croyais pas il a fallu qu'on me l'assène
tant, que je dois écrire pour toi :

Ya que eres mi bonita
pequeña Princesa...

Je paressais dans la tiédeur
de mon gîte de Français moyen,
lorsque des USA, de Grèce, du Canada
fusèrent à moi : adouplements, et félicitations
mais aussi force remontrances
pour être aimé de l'écriture et pour ne point écrire...
Qu'aurais-je bien pu brandir comme embryon d'excuse :
pas même d'être privé d'une égarie :

Ya que eres mi bonita
pequeña Princesa...

Depuis toi le temps, mon temps, s'est disloqué.
Je revois ma vie par morceaux :
vitraux gothiques et verres psychédéliques ;
lacs de turquoise et campagne délavée ;
musiques royales hoquets de bal-musette.
Je veux recomposer la partition des souvenirs :

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Je t'ai rêvée vivant au Moyen-Age
en cothardie avec brassards ;
avec un hennin haut, à cornes ou bien carré ;
avec la robe d'Eliette, la robe d'Hersande ou la robe de Bertrade.
Ou plus troublante la robe décolletée carrée
qui est d'azur et d'or,
avec les babouches d'Emeline :

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Par Teresa de Cepeda
y Aumada
Et par le très saint Jean Yepes ;

par Miguel de Cervantes Saavedra
et par Federico Garcia Lorca:
L'Espagne est en marche en mon cœur.
Je veux la découvrir et m'envoler à sa conquête:

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Je n'oublie pas les orgues et leurs chamades
qui sonnent et résonnent, étincellent;
Par Antonio de Cabezón et Juan Cabanilles,
Francisco de Arauxo.
Sais-tu que je puis même te composer
une pièce triomphante sur la trompeteria
à faire éclater sur les orgues
de Tolède à Salamanque en passant par Grenade ?

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

Y por eso yo saludo a España
con los sentimientos más respetuosos
para su rey Juan Carlos I
Yo lamento no ser su súbdito.
Y por eso mi poesía se vuelve hacia ti
y con reverencia muy especial:

Porque eres la bonita
pequeña Princesa...

L'ÉTANG DU MILIEU

(Samerey, Côte d'Or – Région de Bourgogne/Franche Comté)



Mon mythique étang du Milieu...



...ses eaux qui me conquièrent l'année de la Révolution (Mai 68)...



...entre Samerey et Laperrière-sur-Saône...



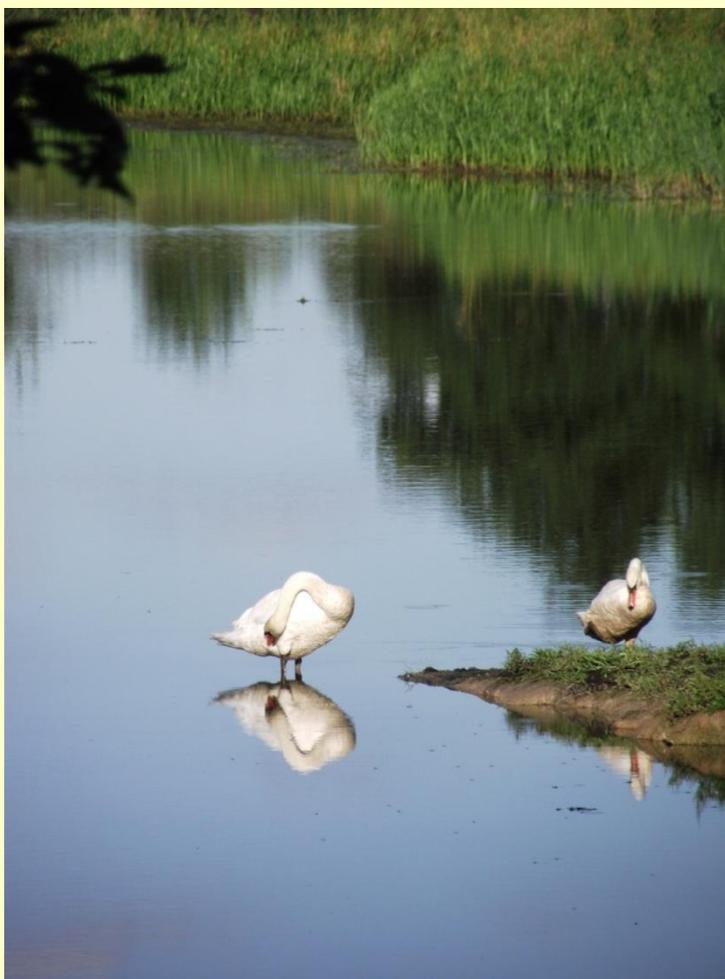
Je pré-sens la présence d'un...



...cygne et de...



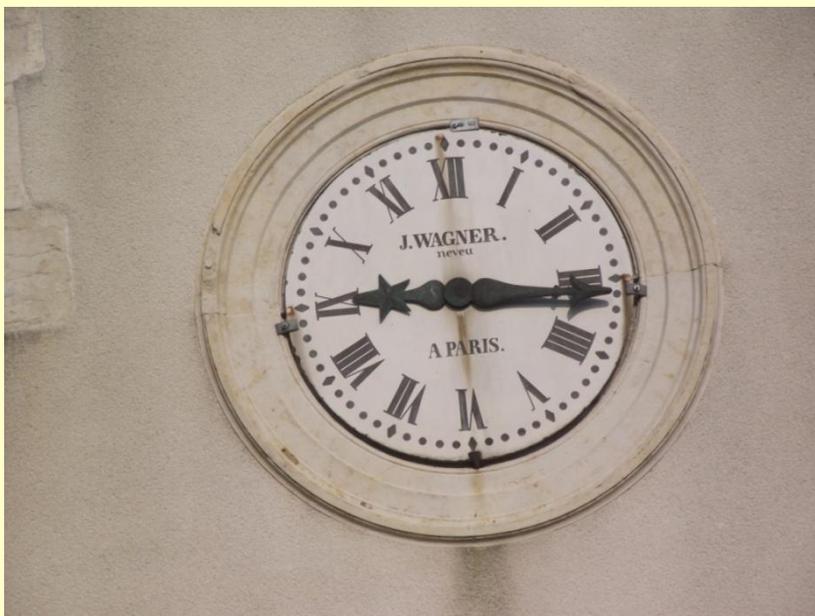
...deux cygnes à qui je fais des signes...



...sur l'eau de cet après-midi de l'été 2011.



**Merci les cygnes j'ai bien capté votre message :
conjuguer désormais la vie au Présent positif !**



Horloge de l'église de Samerey (Côte d'Or).

LA JEUNE FILLE SUR LE SEUIL.

Rêver : pourquoi ? Pourquoi ? Pense Lise, candide.
Un sel adamantin fige les peupliers.
Les marches du perron parcheminées de rides
Congédient Février et ses cariatides :
Le froid, le vent, les nuits aux voilures givrées.
Peut-être, un jour l'hiver jettera sa livrée ?

Enfin, pourquoi rêver ? Il faut vivre au présent,
S'éclorre le matin avec pour seul vouloir
La journée s'étirant. Qui peut dire vraiment
Ce qui va se passer dans trois ans, dans un an
Et même dans un mois ? Je ne veux pas savoir.
Oui, pourquoi invoquer l'avenir illusoire ?

L'escalier ancestral porte comme en **trionphe**
L'adolescente aux joues truitées d'auburn et fraîches,
Ses quinze années en fleurs sur sa tête qui **ont** *
Filé le diadème de nattes d'un **ton**
Feuille d'automne roux et qu'envieuses lèchent
L'haleine aigre de l'aube et ses froides flammèches.

**enjambement de la rime.*

Le clocher laisse choir ses neuf heures tremblantes.
Le temps inquisiteur la met au pied du mur,
En capeline mauve Lise est frémissante.
Sur sa bouche blêmit un rictus de mendicante,
Ballerine en sabots, nymphe perverse et pure,
Elle jouera les sphinx avec désinvolture

Mais elle restera la petite indécise,
En jean ce soir, demain en robe hamiltonienne.
Redoutable parfois, d'absolu très éprise.
Entre un passé sous cloche, un avenir de crise.
Mobile de Calder, capricieuse éolienne,
Elle est piéta, Lorette ou reine ou bohémienne.

Alléchée par la sente aux fragrances d'ivresse
Où comme une rosée perle la liberté ;
Courtisée aussi par la nostalgie laisse
D'un quotidien rétro tout ganté de sagesse ;
Elle hésite ou alors, immolant sa poupée,
La chambre conjugale floue sa destinée.

Qu'importe ! C'est demain. La minute qui passe
-Entre l'ondulation des cent peurs étudiantes :
Examens avortés, redoublements de classe-
Accueillera l'amour, sa science qui enlace.
Fi ! Du maintien dévot des refoulées pédantes :
Magnifié le premier amour est d'âme ardente.

Aphrodite curieuse mais jamais vénale,
Elle s'entrouvrira comme l'avidé hélianthe
Qui capte sa lumière aurifiant ses pétales.
Elle quête en l'amour un protecteur étale
Mais sachant l'éblouir d'extases violentes.
Pour la carte du Tendre elle s'inscrit partante.

Sa cavale bafoue les écuries d'hier
De ce prince charmant, guindé, seigneur et maître.
Haro sur les idées reçues, les vieux critères !
Qu'il soit mal habillé, au charme de misère,
Que la langue gourmée des gens braves et bêtes
Ride sa renommée et macule ses guêtres,

L'élu des temps nouveaux devra être avant tout
Un compagnon de route, un guide et davantage.
Au musée le pacha, ses rênes, ses licous !
Le guignol imbu de sa primauté tabou
Est vite déchu par la voix qui, sans ambages,
Dit « nous ferons ensemble, et vaisselle, et ménage ! »

Ah oui ! Pourquoi rêver et qu'est-ce qu'un projet ?
Une jonquille d'or chiffonnée par le gel ;
La corde qui se rompt sous le mauvais archet ;
La frêle embarcation naviguant sans agrès,
Et l'espoir qui fait vivre a perdu de son sel.
O ! Bonheur entrevu, arrête ta nacelle !

L'horizon est bouché. Où mènent tes études ?
Violence, pollution et partout injustices ;
Les craintes d'un conflit que personne n'élude.
Pour les quinze à vingt ans les falaises sont rudes,
Comme toile de fond, comme concrets auspices,
La sinistrose des surlendemain se tisse.

Sur les lèvres de Lise un sourire enchanteur
Chasse l'essaim de doutes piquetant son front.
Aujourd'hui Mardi Gras, ses masques de douceurs
Prestement collectés par les gamins frondeurs,
Ses razzias de grenier, trésors de cotillons,
Ses odeurs de beignets dorant dans les poêlons ;

Aujourd'hui Mardi Gras lâchera dans les rues
L'insouciance grimée de l'enfance en goguette.
Lise, retrouve-la cette fougue ingénue,
Fringale d'avenir que l'on croyait repue !
Tout le monde t'attend, ne reste pas seulette,
O ! Troublant chaperon, tire la chevillette !

Clochette de muguet exhalant, cristalline,
Pour l'amoureux des bois tes effluves de sève ;
Mois de Mai qui prodigue une haleine câline ;
Sur l'alpage émeraude, un concert de clarines ;
Au bal du samedi, pourvoyeuse de rêves ;
Douce-amère parfois, mais toujours fille d'Eve :

A quoi me serviraient l'eau de l'étang opale,
La trace d'un oiseau, fine et calligraphiée,
Mes marraines forêts dont je suis le féal,
Le mouvement d'écluse attisant le canal,
Le soleil brisé sur les toits enluminés,
S'il n'y avait tes yeux pour me les expliquer ?

Quel goût aurait le jour, sinon un goût de cendre,
S'il n'y avait ta bouche oxygénant les heures,
Son souffle si mutin et si vert, pour épandre
Des arômes amènes, futés qui engendrent
Une auréole chaude, une aura de douceur,
Transformant l'instant gris en hâle de bonheur ?

A quoi me serviraient toutes ces pages blanches
Où mes doigts esseulés impriment leurs écrits ;
S'il n'y avait ta joue curieuse qui s'y penche,
S'il n'y avait parfois les ombres de tes hanches,
Pour creuser dans mon texte des sillons d'envie
Et pour fondre d'un coup les affres de mes nuits ?

Fille, nymphe ou bien femme, écoute-moi chanter !
Je suis un romantique et un sentimental
Que l'actualité a souvent dévoyé.
Je le redis encor : je suis là des bordées,
Je n'avais plus le temps d'être ton doux vassal,
Désormais je ne veux que toi pour idéal.

Tu es le renouveau, l'aliment de mes yeux,
Oh ! Quel voile les noie, si, ne fut-ce qu'un jour,
Ils n'ont pu s'abreuver à tes regards fougueux,
Ni poursuivre, galants, tes gestes langoureux !
Ils sont tendus vers toi, moirés de chaud velours,
Au seuil de l'avenir, de la vie, de l'amour...

(Printemps 1981.)

L' ESSENTIEL...

Disponible en FNAC (19,99 €) : Au-delà. Le chef-d'œuvre de Clint Eastwood. USA. Distribué par Warner Bros. 2h09. Titre original : «Here after» Réalisé par Clint Eastwood, donc. Avec : Matt Damon, Cécile de France, Jay Mohr, Richard Kind, Thierry Neuvic, Frankie McLaren, Georges McLaren, Lindsey Marshal, Mylène Jampanoï, Stéphane Freiss.

« **Au-delà** » raconte l'histoire de trois personnages touchés par la mort. Georges est un ouvrier américain capable de communiquer avec les morts, c'est un vrai médium, ce don empoisonne sa vie et il décide d'abandonner la pratique de cet art qui le perturbe. A l'autre bout du monde, Marie, une journaliste française très médiatique voit sa vie bouleversée après une **Near Death Experience** ou **Expérience aux Frontières de la Mort**. Et lorsque Marcus, collégien à Londres, perd la personne la plus proche de lui – son frère jumeau – il n'a plus le moindre goût de vivre...Leur vie sera irréversiblement projetée dans un niveau

supérieur de conscience. A la fin du film leurs destins vont se croiser...

Dans ce film, indémodable et déjà consacré, le réalisateur a eu le réflexe salvateur de brocarder au passage les faux médiums vivant de la crédulité des personnes désespérées. En positif, l'un des personnages, que l'on ne voit intervenir que brièvement sur la fin du film, m'a fait penser à la célèbre thanatologue Elisabeth Kübler-Ross.

Quelle place puis-je donner à cette surprenante réussite cinématographique ? Elle est incontestablement destinée aux personnes qui ont vaguement entendu parler d'expériences aux frontières de la mort. Ensuite de quoi, pour celles qui veulent en savoir plus, je leur conseille de regarder « Ghost » et « Au-delà de nos rêves » deux films géniaux inspirés du récit des personnes revenues d'une mort clinique.

Et puis, pour aller encore plus loin, lire les ouvrages des Docteur Raymond Moody, Melvin Morse, Jean-Jacques Charbonnier et Maurice Rawlings. Ces personnalités sont toutes des sommités médicales de réputation mondiale. De sorte que le sujet ne supporte plus le moindre quolibet. D'autant plus que certaines facultés de Médecine incluent désormais dans leurs

programmes cette nouvelle donne des NDE ou EFM...

Un essentiel auquel jamais l'on n'aurait espéré voici seulement vingt années. Aussi vous présenterai-je, en ce début d'automne rutilant d'espoir, deux ouvrages récents qui peuvent constituer la synthèse des informations incontournables sur l'Après-Vie, tant ils réactualisent magistralement le sujet.

1)- Derrière les Portes de la Lumière – Dr. Maurice Rawlings – Le Jardin des Livres, 19,90 €
- Après dix ans de médecine militaire, le Dr. Maurice Rawlings n'avait rien d'un poète : pour lui, la religion et les histoires de « résurrection » ne représentaient rien de plus qu'une pratique de Siciliens superstitieux : « *Je n'avais jamais mis les pieds dans une église car je ne croyais pas à toutes ces conneries* ». Et sans doute n'aurait-il jamais changé d'avis si un jour, l'un de ses patients ne s'était pas écroulé raide mort dans sa salle d'attente à la suite d'une...crise cardiaque. En pleine réanimation, le cardiologue « récupère » quelques instants son malade qui le supplie de le « ramener » car il vivait, lui disait-il, quelque chose de terrible, une très très mauvaise expérience aux frontières de la mort. Il affirmait se trouver en enfer... Gravement perturbé par l'incident, le Dr Rawlings est rentré chez lui et a

tenté de comprendre ce qu'avait vécu son patient, pourtant mort à plusieurs reprises. Et, de

fil en aiguille il a interrogé ses autres malades pour aboutir à un constat qui l'a totalement dépassé : sa logique de cardiologue athée ne pouvait en aucun cas expliquer cette réanimation pour le moins perturbante et encore moins les témoignages de ses autres patients. Le Dr Maurice Rawlings a été le cardiologue du 97° General Hospital, l'unité des forces américaines basées à Francfort avant de passer à l'US Navy. Il a terminé sa carrière militaire au Pentagone, à Washington, puis s'est installé cardiologue civil dans une paisible ville du Tennessee.

2)- Le Contact Divin - Pr Melvin Morse - Le Jardin des Livres - 19,90 € - Médecin, pédiatre, urgentiste et professeur de pédiatrie à l'Université de Washington, le Dr Morse est l'auteur de la Divine Connexion et aussi le plus grand spécialiste mondial des expériences aux frontières de la mort. Après des milliers de confidences d'infirmières, de médecins et de patients, le Dr Melvin Morse a réuni dans ce livre les cas les plus flagrants de « communication » entre notre réalité et « l'autre ». Et il l'affirme clairement : le fait de « voir » une personne disparue n'est pas une hallucination mais bien une communication simple, destinée d'abord à

atténuer notre chagrin, et ensuite à nous informer que, oui, elle se trouve dans une autre Dimension. Pour le Dr. Morse, ceux qui partent avant nous, se servent des visions et des rêves pour nous donner signe de vie. Pourquoi ? Parce que le seul lien qui traverse le miroir est l'amour qu'on leur porte. Le Dr. Morse nous offre ici une démonstration extraordinaire de sa thèse révolutionnaire développée dans la Divine Connexion : rêves prémonitoires, voix, visions, sorties hors du corps, guérisons miraculeuses, etc. sont tous activés par une zone précise du cerveau, le lobe temporal droit. Ce livre comprend des interviews du Dr. Morse et des nouvelles informations en provenance de diverses universités ainsi que la recherche militaire et les pilotes de chasse.



**Ciné Comté (Poligny, Jura)
(Où je vis pour la première fois le film « Au-Delà »).**

Vis à ciel ouvert !
Chante à cordes pleines !
Souris sans frontière !
Ris sans sommations !

Vois de ci-delà
les gens et les choses !
Rêve à moi très fort !
Pense à toi pourtant !

Ai-me sans réserve
de tou-tes tes fibres !
En noir, en couleur
et par tous les temps !

TRAVEL STOPPED ...

Hello Layla

Close to the bottom of the world!

Hello Layla

Close to the bottom of the waves!

Hello Layla

Close to the bottom of the waters!

Hello Layla

Close to the bottom of the light!

Hello Layla

Close to the bottom of the cloud!

Hello Layla

Close to the bottom of the page!

Hello Layla

Close to the bottom of the word!

Hello Layla

Close to the bottom of the smile!

Hello Layla

Close to the bottom of the

Hello Layla

Close to the bottom of the sigh!

Hello Layla

Close to the bottom of the bodice!

But now I stop the poem;

Yes, I do not have a passport

to continue this voyage.

Or: diplomatic incident!

AVIS

**Ah ! Savez-vous ? Oh ! Vous savez !
Qu'en-dira-t-on est mort hier.
On peut vivre enfin sans tiquer,
pencher son cœur par la portière,
Pourquoi pas sourire en couleurs ?
Tendre la main par tous les temps.
Que dans les rues la joie demeure :
voici les temps de la Conscience !**

POUR UNE PÂQUE ENFIN CONSCIENTE !

« Aucun caractère de votre Histoire ne ressort comme celui de Jésus. Votre calendrier compte les années avant et après sa naissance. Une majorité de vos concitoyens l'idolâtre, et c'est en quoi elle se trompe. Elle devrait le prendre comme idéal et non comme idole. Au lieu d'en faire des images sculptées, il faudrait le considérer comme existant et vivant, car il vit effectivement aujourd'hui dans le corps même où il a été crucifié. Il vit et peut vous parler exactement comme avant sa crucifixion. La grande erreur de tant de gens, c'est de voir Jésus finir dans le malheur de la mort sur la croix. Ils oublient totalement que la plus grande partie de sa vie s'est écoulée postérieurement à sa résurrection. Jésus est capable d'enseigner et de guérir aujourd'hui bien mieux que jamais autrefois. Vous pouvez accéder à sa présence à tout moment pourvu que vous le vouliez. Si vous le cherchez, vous le trouverez. Jésus n'est pas un roi qui puisse vous obliger à accepter sa présence, mais un grand frère qui reste toujours prêt à vous aider et à aider le monde. Quand il vivait sur le

plan mortel ou terrestre, il ne pouvait atteindre qu'un nombre restreint de personnes. Sous la forme qu'il a revêtu aujourd'hui, il peut atteindre tous ceux qui regardent vers lui. N'a-t-il pas dit : 'Là où je me trouve, vous pouvez vous trouver aussi' ? Cela signifie-t-il qu'il soit loin dans un endroit appelé ciel, et qu'il vous faille mourir pour y accéder ? Non, il est là où vous êtes, il peut marcher et parler avec vous. Il suffit de la laisser faire. Elevez un peu votre regard, embrassez un horizon plus vaste, et vous le verrez pour peu que votre cœur et votre pensée soient sincèrement avec lui. Vous pouvez marcher et parler avec lui. En examinant attentivement son corps vous verrez les cicatrices de la croix, de la lance, et des épines complètement guéries. L'amour et le bonheur qui rayonnent autour de lui vous diront qu'il sait tout oublier, tout pardonner ».

Blaird T. Spalding - « La Vie des Maîtres » - J'AI lu / Aventures secrètes n° 2437 - 6,70 €

PETITE FILLE CHÉRIE - (Lettre à Hayat)

Tu m'as dit aimer lire en marchant. Et je t'ai vue lire en marchant. Attention, petite fille, c'est dangereux de lire en marchant : tu pourrais te blesser sur un poteau télégraphique ! Tu pourrais recevoir de plein fouet le choc d'un passant vulgaire, et cela te salirait. Mais non, finalement, je ne crois pas que tu aies à redouter de tels aléas triviaux ; je te sens assistée du Ciel. Je sens ta limpidité, ta transparence, ta pureté protégées. Va ton chemin de passante aux yeux baissés sur une lettre – baissés sur l'une de mes lettres – l'Amour divin te conduira toujours à bon port vers ton port.

Par contre tu peux être cabrée sans sommation par un mot, par mes mots, éclos sur une lettre que je tracerai pour toi et que tu liras en traçant ton chemin. Je te préviens, non pas pour étouffer mon effet de surprise, mais pour t'intriguer et te forcer à le redouter, à l'attendre, à le désirer, cet inattendu mot éclaté de mon cœur au chœur du mouvant émouvant de tes yeux.

Je t'ai dit, je t'écris que mes yeux, que mes mots te caressent. Il n'est pas innocent ce mode initiatique de communication. Les pensées – tu le sais, chacun sait – sont des ondes, sont des feux, des courants, des touchers qui émeuvent la matière. Exemple : cette expérience faite en laboratoire par des étudiants américains faisant sur un billard se mouvoir quelques boules seulement par la force de la pensée... Alors songe aux milliers, aux millions de ces ondes invisibles projetées par l'amour d'un regard, par les ondes de la voix d'un amour invincible et rendu surpuissant par la divine, l'inestimable et presque sacrée pureté bardée de platonicité ! Tu as là des câlins, les câlins les plus forts à fortifier ton âme, à chatoyer ton cœur, à caresser ton corps. Les pensées tout d'amour font l'amour à ton cœur, à ton âme, à tes seins. Mais sans toute la trivialité de la chair ordinaire. Ah ! Que ne peut-on faire un enfant par l'action des pensées !

Tu n'es pas ordinaire. Je suis hors du commun, des silences, des compromis des morts-vivants. Mademoiselle, ma chérie, mon Hayat ; mais c'est de l'explosif que notre association - si brève que, d'ailleurs elle se pourrait révéler être. Mais foin de tout ce qui semble une fin : tant qu'un cœur aime un cœur la vie est invincible. Et qui s'en va farouchement aimant la vie ne peut qu'indéfiniment vivre.

Un couple initiatique : l'un aidant l'autre pour avancer. Cela est tout-à-fait flagrant dans le travail au quotidien. Pourquoi ne le

serait-ce pas dans la poursuite de cette vie ? Tu ne peux imaginer la joie émue qui fait vibrer mon cœur lorsqu'un client me dit : *« j'ai eu votre fille au téléphone... »*. Ou bien encore : *« c'est votre fille qui m'a reçu l'autre jour que vous n'étiez pas là »*. Je voudrais vivre une semaine le rêve éveillé suivant : t'emmener quelque part hors de cette région, vers un site enchanteur, dans un hôtel quatre étoiles et te présenter comme ma fille ; te faire des cadeaux, aller acheter des robes pour toi et avec toi... Je suis si fier à tes côtés !

Et donc, quel est ce mal qui me ronge depuis quelques semaines ? Tu t'en es aperçu, tu es trop intuitive pour ne pas l'avoir vu. En bref : pourquoi ces larmes ? Alors voici la phrase, en voici la raison. Le 15 de ce mois j'écrivais à Céline, Céline d'ici et de si loin et Céline des deux Mondes : *« En fait, Céline, il m'arrive une chose très bizarre. Depuis quelques semaines j'ai envie de pleurer... Je pense à toutes ces belles étudiantes que j'ai vu passer durant ces dix années. Et je me souviens du seul et véritable rêve de ma vie : avoir une fille. Ce rêve aura duré deux ou trois décennies. Cette fille serait étudiante aujourd'hui... Parfois je suis triste à mourir avec ce regret. Bien sûr, cette tristesse ne me trouble pas toujours ; il y a des périodes. »*

Et dans un autre e-mail à Céline, j'avance que je crois avoir trouvé ma fille adoptive.

C'est finalement au restaurant que nous avons le mieux communiqué. Au fait, je t'avais promis de traverser le parc de la Colombière avec toi et de revenir de l'autre côté par le bus 13. On pourra le faire un jour quand tu voudras. Au fait, et si l'on retournait à ce restaurant de la Colombière ? Je garde des souvenirs si forts de notre premier repas (sauf que cette fois-ci tu choisiras des plats à la carte et rigoureusement dépourvus de la moindre trace d'alcool)...

Je t'embrasse tendrement et te donne en pensées tous les câlins que je ne puis encore te faire. Et pour ce qui est de l'argent : si je pouvais t'en offrir autant que j'ai d'amour pour toi, tu paieras l'impôt sur les grandes fortunes...Tu as été celle par qui l'évènement est arrivé : **ma découverte des étonnantes richesses – humaines, culturelles et spirituelles - des pays arabes, et mon désir, arrêté, de me rapprocher considérablement de tes compatriotes. Merci, Petite Fille chérie, d'avoir créé un tel événement dans ma vie et de m'avoir laissé entrevoir la grande allée ouverte sur la possibilité d'une telle Vie sans frontière !**

En remerciement, je t'ai mis le pied à l'étrier pour ce qui est du domaine professionnel. Fais-en bon usage : ne perds pas ton âme en la prostituant au creuset grumeleux et fétide des bas intérêts de ce monde qui va passer beaucoup plus vite qu'on ne le pense... Et souviens-toi toujours de l'un de mes enseignements : rendre le mal pour le bien reste hélas l'erreur,

la faute, le péché qui demeure le plus difficilement pardonnable par Dieu (quelque nom que tu puisses Lui donner !). Lors de cet été 2009, tu auras gagné plus d'argent par mes dons que ne t'en a rapporté la maigre gratification de tes employeurs. Attention au danger que mon geste pourrait représenter pour toi ! Les Mathématiques divines étant irréversibles : l'on récolte toujours ce que l'on a semé – et de plus en plus rapidement par ces années troubles qui nous enlèvent au grand galop vers les voies inattendues et grandioses du Monde nouveau ! Et si je ne dois jamais te revoir sur cette planète Terre, ce sera dans l'Autre-Dimension. Sois heureuse et fais pour le mieux !

Septembre 2009

LETTRE À NOUJÉIBA

Mercredi 25 avril 2004 – Une matinée bien ordinaire, après une nuit bien ordinaire. Je servais tranquillement le petit déjeuner – dans le salon et dans le cadre d'un court séjour hôtelier - à une jeune stagiaire célibataire, la trentaine indécise et compassée, des ombres de manies de femme se retrouvant déjà seule. Dehors, une matinée ensoleillée mais fraîche, terriblement fraîche pour la saison. Et la faux de la Camarde planait bien affûtée au-dessus de ma tête. Après avoir servi le lait, je revenais poser la casserole sur l'évier de l'espace cuisine, ordinairement fermé quand il n'est pas utilisé par un rideau de lanières plastifiées. Ce fut l'alerte, sans préavis, sans le moindre vertige, sans le moindre malaise. Un « bourrage » ainsi que j'allais fréquemment le décrire aux médecins. Mon cœur poussa un grand coup comme pour sortir de ma poitrine. Je n'eus pas le temps d'accuser le fait que le galop de la tachycardie fut lancé dans ce cœur agressé. Puis, immédiatement, les extrasystoles : le cœur s'arrête et puis

repart, s'arrête et puis repart, s'arrête et puis repart avec un incessant renouvellement de cadences, à tel point qu'il est impossible de compter les pulsations par la traditionnelle prise de pouls. Je fais « *oh ! J'ai un problème au cœur* » et je m'en vais, après m'être excusé auprès de ma locataire, prendre sous la langue un comprimé d'anxiolytique – on ne sait jamais, peut-être un coup de la psychosomatique ? Je m'étends mais rien ne s'améliore. Je me relève et marche mais rien ne s'améliore. L'histoire dira qu'il n'était pas prévu que quoi que ce soit s'améliore avant cinq ou six heures. Appel à SOS Médecins. Je parle : « *non, que l'on m'envoie un médecin qui me donne quelque chose pour continuer mon travail !* » J'avais décrit tous les symptômes et l'on avait une autre approche de la question : « *On vous envoie l'ambulance !* ». Et là commence le drame réel de la situation : me dépêcher d'avertir au moins l'un de mes deux employeurs de l'époque (Gestrim-Campus de Lyon et Gestrim de Dijon). Et puis, préparer mon sac pour l'hôpital ; et puis, fermer tous mes volets ; et puis afficher une note rédigée à la hâte sur la vitre de l'Accueil. Mon désarroi fut de cet ordre domestique, jamais je ne craignis pour ma vie. Toujours j'eus le souci de mes...quelques années plus tard je les appellerais « mes enfant ». Ce à quoi l'apaisante voix d'une jeune infirmière blonde avança : « *Ils vont bien se débrouiller tout seuls, ce sont de grands enfants ! ...* »

Médicalement parlant tout se passa très bien – mais le déroulement s’inscrivit toutefois dans la durée : quelques heures d’attente aux Urgences de l’Hôpital Général de Dijon avant d’obtenir une place en clinique pour le service de cardiologie. Mis sous perfusion pour un anticoagulant, style Héparine, je ne pouvais risquer un autre accident de ce genre : la limite du dégât devant la prise en charge pour le traitement de choc. Mais je le répéterai toujours : ma peine et ma réelle douleur furent de quitter cette Résidence étudiante en catastrophe et de laisser « mes » étudiants sans avoir prévu de remplaçant. Médicalement parlant, écris-je, cela finit aux mains d’un cardiologue qui me prévint qu’un « traitement de choc » s’imposait ; il fit appel à la Cordarone, à la Coumadine – en comprimés à dose massive – et à, toujours l’Héparine sous perfusion. Deux ou trois quarts d’heure après la prise tout redevint normal. Je restai trois jours en clinique. Le diagnostic : crise d’arythmie. L’expectative après ma sortie d’hôpital : pour le médecin, trouver l’anti-arythmique qui allait me convenir. Ce fut long. Trois années. Trois années entrecoupées de visites de SOS Médecins, de brefs séjours aux Urgences et en cardiologie du Bocage. Psychosomatiquement le mal s’était enraciné avec la hantise de la rechute. La rechute cardiaque ? Pas tant, plutôt la rechute dans le scénario d’un départ précipité et bâclé...

Pourquoi te raconter tout ça, Nounou ? A toi qui a bien du souci avec tes contraintes médicales ? C’est uniquement, mais sans

ambages, pour te parler de cœur. Non pas du cœur organe, mais du cœur moteur des sentiments – et tu t’es bien aperçue que ce cœur, mon cœur, d’essence divine – comme le tien - n’ayons pas de crainte à formuler telle filiation, bat très fort pour toi, et bien avant que je ne te rencontre. J’ai vécu deux métanoïas depuis ce mercredi 25 avril 2004 :

- 1) répondre à la question lancinante qui battait à mes tempes : *et si tu étais mort ce matin-là ?*

- 2) prendre enfin le temps de regarder le plus souvent possible...vivre mes semblables. Dans les scènes banales de la vie, dans les bus, dans les rues, dans les magasins et dans les administrations et, bien évidemment, dans cette Résidence, dans ma Résidence étudiante.

La réponse à la question peut être formulée par cette exhortation d’Elisabeth Catez (sainte Elisabeth de la Trinité, carmélite dijonnaise, 1880-1926) : « *Je vous en prie, oh ! Marquez tout avec le sceau de l’amour, il n’y a que cela qui demeure* ». Pour l’impérieux second souci de regarder enfin vivre les autres, j’ai trouvé la marche à suivre auprès de mon auteur préféré, Georges Simenon, dont la devise était : « *Comprendre et ne pas juger* ». Alors j’ai regardé en cherchant à comprendre. Cette nouvelle motivation m’a tellement emballé que je suis passé, cette année 2009, à la pratique de la psychologie comportementale... Faux naïf, comédien et rusé, je m’en vais à la pêche au vif de mon entourage quotidien. J’ai mes cobayes – le plus souvent des

femmes. Si j'écris telle ou telle chose à telle ou telle étudiante, que puis-je entrevoir comme réponse. C'est passionnant : par exemple, si je n'obtiens pas de réponse, j'avance au moins trois raisons. A moi de débusquer la bonne réponse... Mais tous mes « cobayes » ont toujours mon indulgence et souvent ma tendresse. De toi aussi j'ai surpris quelques petites ingratitude, quelques petites lâchetés ; mais après lecture de cette lettre, tu deviendras la princesse Noujéiba qui, hésitante, sommeille encore en toi ; sinon tu risquerais la descente sur la pente grumeleuse et triviale de la domestication et du renoncement à toi-même. Et, les mois qui te restent à séjourner à Dijon, essaie de les employer à l'adhésion aux vraies valeurs de la France, que sont les convenances, les bonnes manières et le respect de la parole donnée – même dans les petites choses du quotidien ! Pars à la découverte de la « France profonde », à la rencontre de ces gens simples et généreux que sont bien des habitants des campagnes ! Et réveille-toi de ta vie somnolente pour faire provision de cette liberté didactique dont, un jour prochain, tu seras privée !

Dans l'autre Dimension nous serons estimés, non pas sur nos actes, mais sur leur motivation et leur sincérité. Et l'amour tel qu'on en parle trop facilement, voire trivialement ? Trop de choses à dire sur le sujet. Aussi je préfère donner le point de vue que je développerai plus loin – et forcément magistral – d'Anthony de Mello : « *Nous n'avons pas besoin d'être aimés,*

ce dont nous avons besoin c'est d'aimer ». Déjà parce que l'amour que nous prodiguons nous revient systématiquement, mathématiquement ; soit par la personne que l'on aime, soit par une autre personne que l'on finira par aimer. Amour, amour, amour : quel mot souvent galvaudé ! Je te cite au paragraphe suivant l'un de mes textes inédits.

LA MASCARADE DE L'AMOUR – En été 1973, une petite Marlène, de seize ans, ne voulait pas que je la « fréquente » (comprenez ce que vous voudrez dans ce terme) parce que j'étais plus « vieux » qu'elle de six ans... J'en avais donc vingt-deux. Trente-six ans après – en cet an pour moi de grâces 2009 – si elle fait encore partie des habitants de notre planète Terre, elle a cinquante-deux ans et je doute que des petits « jeunes » de vingt-deux ans s'intéressent à elle ou, mieux, la demandent en mariage... Or, que se passe-t-il pour moi depuis cet été ? Trois jeunes femmes – entre vingt-deux et trente-six ans – m'ont écrit à plusieurs reprises vouloir se marier avec moi... Et, plus étonnant, elles sont toutes trois Marocaines habitant le Maroc...Ce sont de belles créatures du Bon Dieu (ou d'Allah – ce qui revient au même), et leurs photos, scannées sur Internet ou bien envoyées par la Poste, n'accusent pas le moindre bidouillage sur Photoshop... Inutile de préciser qu'elles ont reçu de moi les photos les plus récentes et sans la moindre retouche – dont la dernière remonte à mi-septembre. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de ma vie professionnelle, au quotidien, qui me voit côtoyer de belles étudiantes plus

mignonnes et désirables les unes que les autres ; que j'accompagne parfois en ville pour leurs démarches administratives, que j'invite au restaurant, à qui je dévoile la beauté de certains paysages sylvestres et champêtres de la banlieue dijonnaise immédiate, j'en tutoie certaines et certaines me tutoient, lesquelles parfois se laissent fondre entre mes bras très tendres pour un palpitant câlin dont je suis devenu l'ardent et le zélé propagateur...Selon ma célèbre expression : « *alors où est le problème ?* » Le problème sévit pourtant, dérangeant et lancinant : il dérange les morts-vivants qui ne prendront jamais les risques de la vie sans œillère ni celui de l'amour éblouissant. Je citerai donc un large extrait du livre que j'offre d'ailleurs systématiquement à toutes les nouvelles étudiantes en psychologie : « *Quand la Conscience s'éveille* », Antony de Mello, Albin Michel, Espaces libres, n° 128. Cet extrait provient du chapitre : « *Souvenirs lénifiants* » - *Alors pourquoi devient-on amoureux ? Pourquoi tombe-t-on amoureux d'une personne plutôt que d'une autre ? Parce que nous sommes conditionnés. Il y a dans notre subconscient une image qui correspond au type de personne qui nous séduit, nous attire. En conséquence, lorsque nous rencontrons un être qui colle à cette image, nous en tombons éperdument amoureux. Mais avons-nous vraiment vu cette personne ? Non, nous ne la verrons qu'après l'avoir épousée. C'est alors que nous verrons clair ! Mais c'est peut-être à ce moment-là que le véritable amour pourra commencer. Tomber amoureux n'a rien à voir avec l'amour. Ce n'est pas l'amour, c'est du désir, un désir*

brûlant. Vous voulez, de tout votre cœur, que cette adorable créature ne cesse de vous répéter que vous lui plaisez. Cela vous donne une sensation extraordinaire. Et pendant ce temps-là, ceux qui vous entourent disent peut-être : « Mais que peut-il bien lui trouver ? ». C'est ça le conditionnement : vous ne voyez pas. On dit d'ailleurs que l'amour est aveugle. Croyez-moi, il n'y a rien de plus clairvoyant que le véritable amour. L'attachement inconditionnel est aveugle, la dépendance est aveugle. S'accrocher, avoir besoin, désirer quelqu'un signifie être aveugle. C'est le contraire du véritable amour. N'appellez pas cela amour. Bien sûr, le mot a perdu son sens sacré dans la plupart des langues modernes. Les gens parlent de « faire l'amour », de « tomber amoureux ». (.../...) Alors que veut dire être amoureux ? La première chose est de clarifier notre perception. La raison pour laquelle nous ne voyons pas clairement la personne dont nous sommes tombés amoureux est évidente : nos émotions nous font obstacle, ainsi que notre conditionnement, nos préférences et nos dégoûts. Nous devons nous colleter également avec des éléments plus fondamentaux : nos idées, nos convictions, nos concepts. Croyez-le ou non, chaque concept créé pour nous permettre d'entrer en contact avec la réalité finit par devenir un obstacle à cette prise de contact, parce que tôt ou tard nous confondons les mots avec la réalité. Le concept n'est pas la réalité. Ce sont deux choses différentes.

Mon actuelle profession m'a porté inconsciemment à la

pratique de la psychologie comportementale. Simenon, donc, m'ayant initié à cette science d'actualité. Je suis parti, et pars encore, à la recherche de la motivation qui meut telle ou telle de mes étudiantes que je côtoie presque à longueur d'année. Pression sociale de l'environnement-robot : « *pourquoi es-tu seule alors que mon copain vient me voir quand il peut et qu'il passe la nuit avec moi ?* ». La petite minette va se croire obligée de montrer aux voisines et voisins de palier qu'elle est normalement constituée en recevant, nuitamment – et de jour pour qu'on l'ait bien vu - un garçon. Et, dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, elle va perdre son temps, son énergie et sacrifier une partie de ses études avec un éjaculateur précoce – car il est toujours vrai, depuis Brassens, que « *Quatre-vingt-quinze fois sur cent la femme s'emmerde en baisant..* » Mais, bon, tant pis, elle apparaît normalement constituée... Elle a dix-huit, il en vingt ; cela fera plaisir aux gens ; on va se marier ! Alors on s'arrange tant bien que mal – plutôt mal que bien – avec les études chahutées au grand dam des parents qui ne sont pas très d'accord – oh ! Combien je les comprends ! L'autre jour l'on m'informe du mariage d'une ancienne locataire de ma Résidence. Que m'a-t-il pris à me revoir, trente années plus tôt, jouant l'absoute d'un enterrement sur cet orgue historique d'une église de Côte d'Or ? Surtout que la fille m'avait dit au sujet de sa relation : « *chacun y trouve son compte !* » - terriblement révélatrice, une telle répartie... Ce que j'ai transcrit par devers moi : « *après tout pourquoi pas ? Et puis c'est lui qui règle mes loyers ?* ». Mariage de

raison ; c'est un mariage de raison. Cela le récompense, aussi, de son aide financière. « *Nous sommes des gens normaux. Le voisinage ne peut rien dire. En plus nous sommes presque du même âge.* » Chaque année en France, et depuis quinze ans, le nombre des divorces varie de 110 000 à 120 000 !

Lorsque j'entends des réflexions telles que : « *vous vous rendez compte : il a trente ans de plus qu'elle ! C'est une honte ! Il pourrait presque être son grand-père !* » ; je ressors ma bonne irrévérencieuse et goguenarde psychologie comportementale pour démontrer que de tels propos trahissent, d'une façon lancinante, l'admiration, l'envie et la jalousie des morts-vivants. Ah ! Si seulement ils avaient le cran d'en faire autant ! Elle s'est mariée à vingt-deux ans, lui en avait vingt-cinq. Et maintenant, elle traîne ses cinquante-deux balais avec peu de chances de s'assurer les ardeurs vertes et jaillissantes d'un jeunot. Tandis que lui, ma foi, non frappé de ménopause, s'en va bandant parmi les jeunettes – des jeunettes qui, d'ailleurs, en ont marre des éjaculateurs précoces qui les font jouir occasionnellement et toujours à la va-vite – quand ils ne s'oublient dans leurs dessous, faute d'avoir programmé leur désir. Et je n'épiloguerai pas sur la répartie sévère que je fais parfois aux tenants de la domestication et des idées reçues sclérosantes : les cimetières sont également remplis de jeunes morts et de morts jeunes qui ne banderont plus jamais... Par ailleurs, les statistiques le prouvent : le mari beaucoup plus âgé que son épouse est tolérant, patient, ne s'énerve pas pour

des broutilles, et, bardé d'une expérience réelle dans les vicissitudes de la vie, se révèle être d'une sérénité apaisante...Et puis, entre les draps, il prend son temps...La sexologie moderne accorde ainsi une importance primordiale aux « préliminaires » et...aux paroles. Cela, j'en avais eu l'intuition dès 1992 en parlant, dans une nouvelle, des mots qui font l'amour avec les mots... Pauvres petites fleurs de femmes, encore vierges et qui, après l'acte de chair, n'ont qu'une envie : celle de pleurer ! Pour en finir avec la vieillesse, je citerai Baird T. Spalding, « *La Vie des Maîtres* » (J'ai lu n° 2437) qui nous propose le seul remède « anti-âge » : *La vieillesse est anti-spirituelle, laide, mortelle, irréaliste. Les pensées de crainte, de douleur, et de chagrin engendrent la laideur appelée vieillesse. Les pensées de joie, d'amour, et d'idéal engendrent la beauté appelée jeunesse. L'âge n'est qu'une coquille contenant le diamant de la vérité. Le joyau de la jeunesse.*

Je refoulerai toujours la tentation d'écrire un « *Requiem* », un « *Dies irae* », un « *De profundis* » pour ces belles filles que j'ai côtoyées dix années durant. Ces filles à qui je donnais sept ans de règne à leur beauté et au désir qu'elles allumaient au cœur et au ventre des hommes, avant de s'éteindre dans les liens félon d'un mariage de convenances. Je ne pleurerai pas ces filles. Je n'écrirai pas « *Cimetière de filles* », ce texte envisagé longtemps. Je répliquerai toujours par ma communication résolument ouvert à la vie. Un samedi de Septembre pré-

automnal, je faisais découvrir la colline de Fontaine-les-Dijon à Ophélie, jeune Réunionnaise peut-être l'étudiante la plus féminine et la plus belle de ma Résidence, elle a dévoré le livre d'Anthony de Mello que j'offre systématiquement aux étudiantes en psychologie, elle est protestante et demeure fascinée par « Mater castissima » publication chrétienne que j'ai réalisée et comportant des photos de l'hiver prises dans mon Jura natal, elle aime faire la cuisine, est très matinale, se suffit à elle-même, a de longs cheveux très noirs que j'aime voir en liberté, je l'ai bien naturellement entraînée dans les magasins arabes des Grésilles où elle est tombée en arrêt devant tous les multiples et multicolores sachets d'épices. Cette fille a du chien et ne vendra, ni son âme, ni son corps au premier puceau venu. Une autre lectrice, invitée par moi, d'Anthony de Mello : Kiné que j'appelle « *petite Majesté* », elle est blonde, terriblement norvégienne, a eu son premier câlin sous les arbres de la rue de Montmuzard le premier jour où le l'ai invitée au restaurant « Ma Bourgogne », parfois je lui trouve un sourire goguenard de gentil petit troll. Lena qui, un de ses premiers soirs à Dijon, est venue chez moi pleurer de solitude, est sans doute l'étudiante la plus affectueuse que j'aie rencontrée depuis dix ans, petite et belle Iranienne de vingt-quatre ans, un après-midi elle m'appelle sur mon portable en suppliant : « *Albert, viens me chercher, je suis perdue !* » Alors je suis parti assez loin du côté de la Maladière, l'ai aperçue et l'ai prise quelques secondes dans mes bras, avant de rentrer avec elle tout en lui indiquant le chemin à suivre en bus pour ne

pas se perdre en sortant de la fac...Ces belles filles ont un long avenir de séduction devant elles car, à la cinquantaine voire même au-delà, les femmes des pays arabes et des îles, sont beaucoup moins perméables aux signes de la vieillesse.

Souviens-toi des quelques avis que je t'ai laissés : je n'admets une religion que dans la mesure où elle respecte la règle essentielle qui est l'Amour de Dieu – quelque nom que nous puissions Lui donner – et l'amour du prochain. Les embrouilles, les déviationnismes, les intégrismes relèvent pour moi des affections psychiatriques et ne m'intéressent pas. Nous sommes sur la terre pour y être heureux et pour y rendre heureux nos semblables. Et c'est toujours avec horreur que je considère l'aberration des actes criminels commis au nom d'une religion – quelle qu'elle soit. J'accorde une part non négligeable à la recherche de l'authenticité dans tous les domaines de la vie ; à l'éveil de la conscience ; à la fuite de la « domestication » dont nous avons été victimes dès notre prime enfance. Egalement je me tiens informé de toutes les révélations rétablissant la vérité – historique ou autre – dans tous les domaines de la Connaissance. A mon sens le premier droit de l'homme est la liberté ; la plus grande erreur (ou faute, ou péché) qu'il puisse commettre est de rendre le mal pour le bien ; et la plus grande catastrophe qui puisse lui arriver est le sacrifice de sa vraie personnalité pour faire plaisir aux morts-vivants du cœur, de l'esprit et de l'âme.

Par cette lettre, Nounou, je t'exhorte à cesser d'osciller entre les déplorables oripeaux moraux de la roturière et les atours et potentialités de la Princesse. Tu sais que je t'attires et que tu m'intrigues fort. Tu sais que je te ressens. Tu sais que ton nom m'a curieusement pris d'assaut, dès le premier jour où je l'ai découvert dans ton premier e-mail. Mais, détaché, je ne planifie rien, je laisse venir les bons fruits de la Providence divine qui peuvent magnifier notre communication. Je n'ai pas à augurer sur les desseins de cette Providence divine qui t'a placée sur mon chemin. J'obtempère seulement aux impérieux mouvements de l'intuition. Je suis un médium, un instrument et n'ai pas de parti-pris. Je prends également le risque de me tromper en refusant de voir en toi la pâle calculatrice me jouant l'amitié intéressée en prévision des futures largesses financières dont je pourrais encore la gratifier. Si tel devait s'avérer ton jeu, jamais je ne t'en voudrais cependant. Je sais qu'en te donnant, de bon cœur et sans escompter de retour, je recevrai selon ce que la Conscience Universelle – Dieu - estimera que je mérite (et pas plus tard que ce matin, le père d'une étudiante me remet un billet de 50 € en remerciement de mon attention pour sa fille Emmanuelle (une toute mignonne petite Marseille aux cheveux longs châtain clair et qui conserve son accent du midi) ; et le jour où je me suis rendu au Crédit Lyonnais pour effacer ton découvert, passant juste après à ma banque je m'aperçois que sur mon relevé de compte la somme de 420 € vient de m'être remboursée par les Impôts...Deuxième raison, celle-là très inattendue pour laquelle je te serais redevable

même de ton ingratitude : tu m'auras inspiré, tu m'inspires et tu m'inspireras encore, des pages érotiques très motivées, surgissant comme une érection. Je t'ai dit que l'érotisme n'est pas la pornographie, mais l'art de l'amour physique – de sa définition, de sa contemplation et de sa consommation. Aussi te souhaiterai-je toujours un partenaire faisant déjà l'amour avec ton esprit, avec ton âme, cependant qu'il te dit les mots qu'il faut pour éveiller ton corps, mais lentement, mais savamment jusqu'à retarder l'orgasme le plus longtemps possible. Tu n'auras jamais été pour moi un « mauvais investissement ». Alchimiste avoué, systématiquement je recycle absolument tout ce qui peut découler d'une situation en apparence désolante. Et puis, faux naïf, je me repais de ce mot savoureux de Georges Courteline : *« passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet ».*

Pour ce qui est de l'amour, du véritable amour, plus qu'il ne se dit surtout il se manifeste. Laisse ton cœur mener la barque de tes rêves, il te conduira vers la réalité qui te convient ! Et puis, relis Anthony de Mello ! Quant à moi, j'ai un cœur polynucléaire, Nounou, alors il s'y trouve une place pour toi et pour la vie, si telles sont les vues de la Conscience Universelle. Laissons le Grand Architecte de l'Univers nous préciser, quand il Lui plaira - et si cela Lui plaît - les modalités subtiles de cette association !

Je t'ai offert les trois livres de chevet qui m'auront fait le plus évoluer : « *Quand la Conscience s'éveille* », « *Appel à l'amour* » d'Antony de Mello (Albin Michel, Espaces libres) et « *Les Quatre accords toltèques* » de Don Miguel Ruiz (Editions Jouvence). J'aurais voulu être l'auteur de tels trésors, aussi me suis-je engagé à les diffuser autour de moi chaque fois que j'en ressentirai la demande tacite. Ces trois livres de vie t'engageront à faire le choix entre la domestication et l'aliénation, ou la conscience et l'existence.

Que le Dieu Miséricordieux t'éclaire et te protège !

FÊTE DES PÈRES AU MONDE NOUVEAU

Ce dimanche matin de Juin 2031, Skye, toute ensoleillée bien avant l'aube, partit en joie sur ses 20 ans, à la pensée d'avoir un père octogénaire bigrement bien conservé et tellement vivant, plutôt qu'un autre, de 40 ans, dormant dessous la pierre au grand champ du repos et du dernier silence.

ÉPHÉMÉRIDES.

Jeudi 18 mars 2010 – 9h 20, arrêt de bus pour le 4, Hugues III. Une grande jeune fille y est assise.

- **Bonjour !**
Elle me répond :

- **Bonjour !**
En regardant mes yeux.

Plutôt grande, simple, mince, cheveux longs – peut-être un peu rouquine de nature, 26 à 27 ans. Jean bleu, grand manteau noir en liberté. Je m'assieds à côté d'elle et sens tout de suite qu'elle va me parler la première (huit fois sur dix, d'habitude, c'est moi qui engage la conversation).

- **Il va pleuvoir ce week-end, me fait-elle remarquer avec conviction.**

Ma réponse est plus directive :

- Vous êtes étudiante ?
- Non, plus depuis quatre ans.
- Vous travaillez dans quel domaine ?
- Le médical.
- Le médical pur et dur ou le paramédical ?
- Non, je m'occupe des malades, pour la nourriture, leur confort, mais je ne fais pas le ménage.
- Vous travaillez dans quel établissement ?
- La clinique Sainte-Marthe, près de la Préfecture.
- C'est une clinique privée ?
- Oui.

Et puis je me présente en lui remettant ma carte professionnelle, geste de marketing élémentaire dont je suis coutumier. J'apprends qu'elle habite en banlieue campagnarde de Dijon, qu'elle se prénomme Virginie. Le bus arrive, elle monte tout devant, moi, sur l'arrière. Je lui dis « bonne chance, Virginie ! ». Elle me dit merci, toujours en me regardant bien dans les yeux, avec un sourire presque reconnaissant.

Je descends place Jean-Bouhey, devant la Poste Clémenceau et m'y rends faire affranchir le courrier du service. Bonne file indienne jusque sur la porte d'entrée. Mais je suis tout de suite attiré, que dis-je : aimanté par une silhouette. Manteau noir moulant et serré à la taille, pantalon blanc. Chevelure très noir ample avec des ondulations très oxygénées. Mon exact type de femme : la

« brune ténébreuse » et veloutée... La file indienne est tellement serrée que je pourrais toucher le flou de ses cheveux du bout des lèvres. Je ne le fais mais ma pensée toute de tendre sensualité la fait se tourner un peu vers moi. Je découvre le profil de son visage. Elle a le teint assez blanc, des lèvres sanguines et gonflées de belle fille de dix-huit ou dix-neuf ans. Alors doucement je lui parle, je fais remarquer les lenteurs de la Poste ; la démarche, le verbe haut et coloré d'un retraité campagnard qui marchande à voix plus que haute avec l'employée des CCP. Une petite femme sans âge, au pas furtif et stressé, genre femme de ménage s'engouffre dans le bureau d'à côté et je fais à ma compagne impromptue : « Oh ! une poseuse de bombe ! » Elle sourit de nouveau, me regarde. Je lui demande :

- Vous êtes étudiante ?
- Oui, dans la pharmacie.
- Vous êtes en quelle année ?
- Non, je fais un brevet de préparatrice.

Je lui avoue que je faisais ce métier « l'année de la Révolution » (1968). Je lui parle des études de l'époque axées sur la préparation des médicaments – alors que maintenant c'est la pharmacologie qui domine. Je lui décris le fameux dictionnaire Vidal qui faisait mes délices de potache. Je remarque qu'il était tout petit et que l'actuel Vidal, je ne voudrais pas le recevoir sur la tête. Ma belle

préparatrice en pharmacie finit par apprendre les raisons nuancées pour lesquelles je n'ai pas continué dans le domaine de la pharmacie d'officine, mais que, dans des écrits futurs, je conterai cette expérience de trois années. Bien évidemment je sais qu'elle habite Chalon-sur-Saône et qu'elle se prénomme Axelle. Axelle passe la première, et quitte ensuite la Poste en me regardant à deux reprises avec un beau sourire confiant. A elle aussi j'ai remis ma carte du Clos-Morlot – pourquoi, au fait, ne pas remettre désormais ma carte personnelle ? Toujours cette déformation professionnelle...

Axelle m'a dit dans quelle pharmacie elle travaille.

Il est plus de dix heures et je m'en vais prendre le bus 4 en direction de Chenôve pour acheter un pain aux raisins, artisanal, pour Hafsa.

Hier, mercredi 17 – rue Paul Cabet en revenant du centre-ville, vers 16 h 15. Je passe devant l'arrêt de bus placé à côté du Marché +. Je me trouve sur le trottoir d'en face et avise la personne qui y est assise. On dirait... Je traverse et me retrouve devant Kine (prononcer Kiné) celle que j'avais baptisée « petite Majesté », Kiné, la première étudiante norvégienne que je recevais l'année dernière. Elle a quitté la Résidence depuis, pour des raisons de budget. Combien de fois ai-je pris cette « petite Majesté » dans mes bras ? Etudiante en première année de psycholo-

gie, elle a tout de même du mal avec la langue française – pour ce qui est des études, car dans la vie courante elle parle et comprend parfaitement le français. Kiné sera toujours présente dans le salon de mon logement professionnel puisque sur la table indienne basse trône le troll qu'elle m'a offert. J'ai parlé de Kiné dans ma « Lettre à Noujeiba ». Dès mon premier contact numérique avec Kiné, durant l'été dernier, d'emblée je l'ai tutoyée et d'emblée elle m'a tutoyé. Cet après-midi de mars je suis arrivé souriant et lentement sur elle, lui ai posé un gros bisou sur le front (un bisou « intégriste » ainsi que je l'appelle surnoisement...). Kiné est blonde, terriblement norvégienne, cheveux mi-longs, fluette, donne l'impression de douter d'elle-même, elle a souvent un sourire ou un petit ricanement goguenard fait de doute, de scepticisme ou simplement est-ce une sorte de tic ? Au tout début de son arrivée dans la Résidence, elle venait s'asseoir près de moi sur le canapé du salon. Je la prenais par la taille, ou je passais mon bras autour de ses épaules.

C'est assise sur ce même canapé qu'Hayat, lors de l'été dernier, se tenait très à distance de moi... Je m'en offusquais, jusqu'à découvrir qu'elle se comportait ainsi avec tout le monde. Je croyais Hayat « intégriste », mais en fait, quel chemin d'évolution ne lui fis-je pas découvrir ? Ce fut la première Marocaine que j'approchai. Un jour de la Fin Mai 2009, la Responsable de Site arrive de Lyon accompagnée et me dit :

- « je vous présente Hayat B., étudiante en Gestion, elle sera notre Chargée de Communication et Marketing. Je lui présente la tâche et je vous la confie. »

Hayat ne resta pas longtemps ce jour-là. Elle revient le 6 juin, travaille avec moi toute la journée. En fin d'après-midi, vers 17 h, à l'heure pour elle de partir – nous nous trouvions dans le salon – je lui dis :

-« Je t'aime bien, toi ! »

Et je l'embrasse sur le front.

Or c'était la première Marocaine que je rencontrais. Or je n'avais pas coutume de tutoyer aussi rapidement une jeune fille. Or elle ne marqua aucun signe de recul. A partir du lendemain, le matin et le soir je lui faisais son bisou sur le front. Elle s'attendait d'ailleurs à cet hommage en me tentant le front...Quant à la suite, je l'ai contée dans « Petite Fille chérie ».Le plus beau cadeau que me fit Hayat fut pour le pot de Noël, elle s'abandonna par deux fois dans mes bras pour ce câlin tout de tendresse, non entaché d'érotisme et que j'appelle « orgasme du cœur ».

A conclure cette page d'éphémérides, je tiens pour acquise ma faculté de communiquer immédiatement avec les femmes sincères, en accord avec elles-mêmes ; les femmes non domestiquées par je ne sais quel éducation ou religion aliénantes ; les femmes libres ; les femmes

maîtresses de leur destin et non déjà pliées sous le joug d'un mâle propriétaire...Et, pour clore cette page, ma pensée se porte vers Alexandra-David Néel, la célèbre orientaliste, première Parisienne à se rendre à Lhasa au Tibet – sur le toit du monde – tout au début des années 1900. Elle disait :

-Le mariage ? Un grand jardin, une allée au milieu, chacun sa case !



Troll de Norvège offert par Kiné (« Petite Majesté »)

FÊTE DE LA MUSIQUE

«Quittant Allae - auprès de laquelle je m'assieds dans le bus 4 arrivant des Grésilles - Allae, petite Marocaine aux cheveux mi-courts et frisés, pantalon moulant vert d'eau et tunique aux dessins en vert clair moulant ses seins moyens ronds et drus, qui me dit avoir échoué au concours de première année de Médecine mais bien décidée à redoubler car elle y croit - je suis entraîné par les premiers accords prometteurs des amateurs de la Fête de la Musique, que je rencontre place Grangier. Je pense à ma sorcière bien aimée de Sousse : découvrira-t-elle sa première Fête de la Musique en France ? Probable. Alors ma Nounou, j'ai comme des bulles de nostalgie qui me remontent dans le sang du passé - tant il est vrai que nous vivons et revivons souvent du plus-que-passé que nous re-conjuguons au présent imparfait d'un quotidien dans l'expectative (je sous-entends les

tons de mon actuelle vie). Je voudrais t'emmener, mettons, en 1995 – toujours dans notre ville de Dijon, ta ville de transition – dans l'une de ces fêtes de la musique, arrosées, que je vivais. Oui : que je vivais. Que je vivais seul en ermite contemplatif de la vie de la ville. Mais t'y emmener, avec l'âge que tu as, tes vingt-deux ans tout de sève, tout onctueux, depuis vendredi dernier. Bon ! D'accord, je n'ai pas toujours été sobre et carburais facile à la bière brune. Cela dit, jamais alcool, jamais pochard, jamais titubant au ras du caniveau, toutefois. Alors ce soir de sobriété 2010 – tu es désormais mon alcool le plus fort et le meilleur pour mon cœur et le reste – je regrette de ne plus pouvoir toucher à ce qui, ma foi, pris à dose modérée, a toujours passé pour réchauffer le cœur de l'homme. J'aimerais te voir, t'entendre, boire tes yeux au travers de quelques petits degrés d'alcoolémie badine. Oh mais, me diras-tu, pas besoin d'alcool pour te rendre bavard !...Je sais ; alors comment t'expliquer ce qui gonfle et dresse ma plume à toujours vouloir t'écrire – tous les soirs si je ne me retenais, d'un héroïsme tel celui vers lequel tu me...sanctifies (t'aimer si fort sans pouvoir te toucher ?). Je voudrais revivre des lieux, des épisodes de ma vie, des personnes, avec toi... Je voudrais refaire des pans de ma vie avec toi – sous le statut que tu voudrais, même sous l'actuel, c'est-à-dire un statu quo avant le choix d'un modus vivendi du cœur, que toi-seul décideras.

Noujeiba : ma sorcière de la continence, mon amour intouchable comme l'aura de l'éther ! Sais-tu que je dois enfin m'écouter lorsque ma plume me réveille la nuit pour tracer toutes ces lettres bleues que tu pourras lire un

jour ? Pour l'heure, il est bien trop tôt pour ton cœur à peine éclos. Tu es la femme qui peut me tirer de ce coma-paresse qui m'inhibe depuis 1995 – date à laquelle j'ai dissous Florica et enterré « Nicolas Sylvain ». Je veux redevenir ce que j'étais pour la femme que tu es. Tu es si douée pour tant de domaines ! Mais tu sembles ne pas le savoir. Je crois qu'un certain environnement, un certain milieu, certaines personnes ne t'ont pas révélée à toi-même. Oh ! Que juste est mon exhortation : réveille en toi la Princesse Noujeiba qui sommeille ! Tu es faite par le Créateur pour te vêtir des plus beaux atours. Tu es faite pour inspirer peintres, musiciens, poètes et romanciers ! Noujeiba : un homme t'a-t-il déjà placée devant un miroir pour te faire enfin prendre conscience de la magie lancinante de tes yeux ? Nouno éperdue : jamais je n'ai rencontré de tels yeux auprès de la plus belle des femmes que j'ai pu côtoyer ! Une fille avec de tels yeux doit être célébrée, magnifiée, choyée, câlinée, aimée sans être salie. Une fille telle que toi justifie qu'un homme décide de lui abandonner sa vie – voire de lui redonner la vie. D'où mon souhait lancinant que la médecine triomphe un jour de ton mal.

Je ne veux plus taire mes mots pour toi.

Je t'ai dit vouloir être ton ange gardien.

Protégé du Ciel – aux dires des médiums – je serai ton paratonnerre et nulle malemort ne pourra s'approcher de toi.

La fenêtre de mon salon indien est entrouverte sur le ciel bleui et rosi de ce vingt-et-un juin 2010. Des vagues, sans cesse renouvelées de musiques et de chansons rétro,

provenant du bar des Orties de la rue Brulet, bercent, en fait, ces mots de fête que je compose pour toi.

Princesse Noujeiba, j'attendrai que tu t'éveilles à tous les trésors de la vie que tu mérites. Je veux être celui qui te montrera le chemin de ta demeure terrestre, bientôt tout juste au bout des peines qui t'ont meurtrie depuis ton arrivée en France.

Tiens, si tu étais près de moi, on entrouvrirait tout grand la porte-fenêtre de mon salon indien, et l'on rejoindrait la petite fête de la musique du bar des Orties pour boire un bon coup de ce que tu voudrais...

21 Juin 2010

MA VIVE DE LA NUIT,

Connais-tu cette maison, elle a peut-être deux ou trois étages et son escalier pourrait paraître historique, avec ses larges marches de pierre patinée. Je t’y vois descendre, accompagnée d’un très petit enfant. Tu descends très lentement, marche par marche en soutenant ce petit enfant. Je n’ai pu discerner s’il s’agissait d’une fille ou d’un garçon. A ta gauche, la grille de l’escalier est faite de fer comme forgé peint en noir, d’un noir qui semble récent. Le dessus de cette rampe est composé de boules ou de formes de cuivre très patiné et sale. Je vois un palier peint, sans doute récemment, d’une couleur gris clair. Oui, les murs et les portes sont en gris clair. Est-ce la maison de tes parents ?

Il se passe quelque chose, ma Nounou, lorsque j'ai eu cette vision, en début de nuit, j'avais l'impression de vivre au grand jour et non pas de rêver. Etait-ce une forme de somnambulisme ou bien comme une bilocation ? Sont-ce mes fréquents appels à mes Frères de l'Autre Dimension – Templiers, Rose†Croix, Francs-Maçons, Maîtres passés théosophes ou certains parents défunts – qui m'envoient ce cliché du futur dont il m'est fait sentir que j'en suis un peu l'artisan ?

Qui es-tu ma Nounou ? Ma Princesse Noujeiba, la première jeune-fille et femme à chauffer et rougir mes yeux de larmes d'amour ? American Way est fermé le dimanche. Alors, ce Dimanche, si tu le veux, nous irons, vers midi, au Soleil de Tunisie, 21, rue de la Manutention. Nous prendrons le bus 3 jusqu'à l'Hôtel de Ville, puis la rue du Bourg (celle de la FNAC), ensuite la rue Berbisey. J'ai réservé. L'homme qui m'a répondu au téléphone a un accent. Il doit être tunisien.

Ce matin, je suis parti vers 7 h 30, pour assister à la messe de 8 h. à l'église Notre-Dame ; prier pour toi. Liturgie et communion à ton intention. La dernière fois, il y a quelques trois ou quatre semaines, j'ai fait brûler deux cierges et une petite veilleuse à Notre-Dame du Bon Secours pour que tu restes à Dijon. Trois fois par jour et par le moyen du Rosaire, aussi je prie pour toi. Lorsque je quitterai ce monde, il me sera demandé beaucoup par le Juste Juge puisque j'ai beaucoup reçu du Ciel. Et qu'en ai-je fait ? De 1994 à mon arrivée dans cette résidence en

1999, oui, j'ai beaucoup prié et mérité par une vie d'ermite dans la ville dont la principale préoccupation était la prière et l'austérité.

Je n'ai plus rien à faire dans cette résidence et, lorsque tu seras partie, je m'absenterai le plus souvent possible. Heureusement que j'aurai le petit sanctuaire que je composerai sur le mur devant mon ordinateur. Il y a, depuis cet après-midi, les deux livres que tu m'as offerts et le disque de James Blunt. Je suis fasciné par cet enregistrement et l'ai déjà écouté trois fois de suite avant de m'endormir. Non, non, non, ma chérie, le fait que tu aimes ce chanteur prouve que tu n'es pas insensible et que ton cœur peut être gros de sentiments sublimes... Mais, comme toute ta personne, ton cœur a besoin de tester son interlocuteur avant de s'entrouvrir pour lui... Jamais je ne me suis trouvé aussi près de toi qu'en ce début d'après-midi.

Les scientifiques nous enseignent que la pensée peut agir sur la matière –tels ces étudiants américains faisant avancer des boules de billard par la seule force de la pensée et de la visualisation. Alors je sais que toutes les pensées d'amour que j'émets pour toi depuis ton arrivée – et cela, avec une intensité croissante – te sont bénéfiques et peuvent même améliorer ta santé. Si tu ajoutes la prière...mais c'est un véritable bouclier protecteur que je tresse autour de toi. Depuis toi, c'est tout un empire de frime, de vanité, de temps perdu,

d'intérêt primaire pour des filles et des femmes ordinaires qui s'écroule dans ma vie.

Et si mes lèvres, par la pensée, doucement effleurent savamment et par attouchements, ton cou et ta nuque, je sais que ton être, inconsciemment, recueille la manne de ce tendre hommage... Ma chérie, si nous savions la force de la pensée, la force des pensées, quel bonheur pourrions-nous apporter à nos semblables et à nous-mêmes !

Sans doute pourrai-je t'offrir le dernier CD de Karunesh. Il est en commande à la librairie de l'Air Libre. Si tel est le cas, tu l'auras ce dimanche.

Ma vive de la nuit, ma sommeilleuse du matin, cœur-trésor inouï et secret à très insensiblement conquérir par touches de tendresse, de compréhension, de compassion, d'amour inaccoutumé voire même hiératique...

ACTION DE GRÂCE

Pour Siham

Je suis celui je suis peut-être le seul homme

au monde

A posséder six de tes photos toutes encadrées dans un très grand

cadre blanc.

Louis Aragon aime Elsa

Moi j'aimerai

Siham.

Entre poètes il faut bien être solidaires...

Il est huit heures du soir passées d'une demi-heure ;

Je veux jouer des mots pour toi comme l'on joue du saxo.

Siham si âme au monde est d'un désir de toi aussi virulent que la mienne ;

Alors je veux bien m'excuser et m'en aller aimer ailleurs...

Tu m'as demandé en mariage

et bien des hommes te demanderont en mariage.

Mais moi je n'ai rien demandé puisque c'est toi qui me demandes

en mariage.

Les autres hommes

donc

N'ont plus qu'à s'en aller aimer ailleurs...

Oh ! Non je ne suis pas un saint

ni un démon, du reste.

Je suis sain d'un désir terriblement humain

A vouloir faire

rugir tes seins...

J'ai renié toutes les religions ne liant plus les hommes à Dieu.

La religion primaire n'est qu'invention des hommes

pour les diviser,

pour le faire s'entretuer.

Carême ou Ramadan : ok !

Mais l'amour de Dieu l'amour des hommes

bien avant ces formalités !

Je suis un ermite extraverti.

Tantôt ici si proche de mes semblables ;

Tantôt là-bas jusqu'au fin fond de moi.

Mais je peux t'emmener bien aussi loin si tu le veux.

Tu as tant de temps devant toi ;

Je te laisse me capturer, et m'envoûter et m'arrimer à toi.

Marie-moi je te laisserai toujours sans laisse !

Un couple initiatique, je veux que nous soyons un couple hors du commun.

Que nous soyons même séparés pour mieux nous retrouver.

Que nous soyons même éloignés pour mieux nous mesurer.

Que nous soyons même chastes au fort de notre tour

afin de nous évader sur commande

Pour nous unir

là ou bon nous réjouira

Et nous fera jouir...

Mais faisons déjà l'amour avec les mots.

Avec les mots qui ne parleront pas d'amour

Mais qui seront d'amour.

Tu as vingt-deux ans et tu es irradiée d'amour ;

L'amour que tu secrètes

-lancinante abeille-

L'amour que je t'injecte

au travers de mes pensées-désirs.

Nous sommes unis déjà pour le meilleur et pour le dire...

Mademoiselle oui je ferai le Ramadan.

En action de grâce pour l'inouï présent divin

que m'a fait le Dieu Miséricordieux :

Le désir que tous les hommes soient un sous son regard.

« PETIT ANGE »

Je t'appelle « petit ange »,
Mais sois aussi petit démon
en jupon !

Et si je devenais ermite
Tu viendrais de nuit hanter le cloître
De ma solitude extravertie...

Je t'appelle « petit ange »
Mais je raffole de ton prénom « Eléonore ».
Je lui trouve un élan princier.
« Princesse Eléonore » qui en toi dort ?

Je t'appelle « petit ange »
Et tu volètes autour de mes pensées.
(Or songe qu'en un seul un jour
Le cerveau de l'homme peut produire soixante-mille pensées...)
Je conçois qu'il faille un petit ange pour alléger
cette masse de matière grise encline à toujours cogiter.

Je t'appelle « petit ange »
Car tu me parais « vraiment bien » pour être finalement réelle...
Or tu existes et je n'ai pas rêvé
dans ce long train de juin de Lyon jusqu'à Dijon.

Je t'appelle « petit ange »
Pour ta soif de spiritualité chrétienne.
Comme je comprends ta quête de l'Autre Dimension
dans ce monde de robots,
de machines,
de morts-vivants de l'âme !

Je t'appelle « petit ange »
Alors que finalement je voudrais tant quitter
cette terre des vivants
-mais je ne suis pas prêt et même pas du tout présentable-
Pour m'envoler aux ciels des cieux.

Je t'appelle « petit ange »

Car je viens d'enrayer l'engrenage de ma vie
professionnelle.

A quoi bon ces plus de dix années d'une vie robotique ?

Alors j'ai pensé « ça suffit »

et suis parti vivre pour moi.

Je suis parti à Poligny près des Clarisses et de la collégiale.

Je suis parti en Saône-et-Loire pour manger des « corniottes »
apprendre à ne rien faire tout un long mois
et « passer de la paille ». *

Je t'appelle « petit ange »

Car j'ai cassé les dents au temps.

J'ai gommé le passé et n'essaie plus d'entr'apercevoir le futur.

Le pouvoir du moment présent m'importe vraiment plus
que le passé décomposé
et le futur hypothétique.

J'ai revu la conjugaison des jours.

Je t'appelle « petit ange »

Car je me suis réconcilié avec la Reine de tous les Cieux.

-J'ose d'ailleurs espéré qu'elle me pardonne

De l'avoir souvent délaissée depuis ces dernières onze années.

O ! Gospa
O ! Mater castissima
J'apprends à redevenir celui que je fus avec Vous
-avant ces près de dix années que je renie.
Je dois me retrouver le long de vos chemins
-qui passent d'ailleurs par Poligny.

Je t'appelle « petit ange »
Car tu es la seule fille à laquelle je confie
l'orage de mes révolutions.
Oh ! Certes, j'ai tant, tant, écrit
Pour tant de filles...
Mais toi mon petit ange Eléonore :
Tu peux être aussi pour moi petit démon
en jupon...

* » *passer de la paille* » : parler beaucoup.

Mercredi 18 août 2010 (Varennnes-Saint-Sauveur, Saône-et-Loire)

LETTRE À « PETIT ANGE ».

11 Février 2011.

Bien que je raffole de ton prénom « Eléonore », duquel je ressens une chaleur olympienne, racée voire princière ; j'aime à t'appeler « *Petit Ange* ». Pourquoi ? Au moins pour les deux raisons péremptoires suivantes : tu m'es apparue le long d'un quai de la gare de la Part-Dieu (remarque déjà ce nom...) à Lyon ; et durant tout notre voyage Lyon-Dijon, nous avons surtout parlé de spiritualité et de liturgie catholique ... Certes, pour moi ce n'était pas une première que d'aborder ce sujet, mais avec une jolie fille étudiante de 19 ans... On commence à percevoir le froufrou d'une aile angélique. Avec nous, même un cliché rétro, puisque le wagon dans lequel je t'ai naturellement suivie possédait des compartiments. Il n'y avait qu'un voyageur dans le nôtre, callé dans son coin et plutôt absent. C'était le 10 juin 2010. Arrivée dans la grande salle de départ de la gare de Dijon, tu as posé la paume de ta main droite sur la paume de ma main gauche et puis le Petit Ange s'est envolé vers d'autres cieux que les miens. Cieux bientôt chargés d'orages pour moi, des orages que l'intuition me fit déclencher afin de renverser la vapeur du train machinal de ma vie banale et dévoyée – au sens littérale du terme : sortie de sa

voie. Là encore, le Ciel a dû commander cette révolution tant elle fut inattendue et déterminée. Je te l'ai racontée dans un texte à paraître plus tard : « La Nuit de Varennes » (non pas par analogie avec la fuite de Louis XVI, mais en raison du Bourg de Saône-et-Loire : Varennes-Saint-Sauveur - note encore une fois le nom : Saint-Sauveur !...) En résumé : j'ai tout balancé. Au propre comme au figuré : domicile, relations, détachement progressif d'une vie qui n'a plus raison de me parquer dans une...prison dorée. Certes il me reste quelques chaînes à rompre mais l'essentiel est fait : « *Comptez plus sur oncle Archibald pour payer les violons du bal à vos fêtes* » (Georges Brassens) et « *passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet* » (Georges Courteline).

D'où ma fuite provisoire de survie à Poligny. Toutefois, cette petite ville, en théorie protégée du Ciel – « *A Dieu playse Poligny !* » selon sa devise - ne sera pour moi qu'une gare de triage dans laquelle je me déferai de tout le superflu restant – au propre comme au figuré.

Comme l'écrit V.M.Rabolu, dans son petit livre diffusé gratuitement « **Hercolubus ou planète rouge** » : « *il n'y a pas de temps à perdre dans les choses illusoires* ». Nous savons désormais que des évènements interplanétaires vont réduire considérablement le nombre d'habitants sur la Terre. Pour nous y préparer, la Reine du Ciel se manifeste aux quatre coins de monde, à tel point que ce n'est pas demain la veille que l'Eglise aura le temps de se prononcer sur ses multiples visitations. L'on cite l'année 2012 – en précisant bien que la fin du monde n'est

pas pour demain, mais que la fin du monde tel que nous le connaissons est terriblement proche. Par ailleurs, pour le cas où la terre viendrait à disparaître, ce ne serait toutefois pas la fin de ce monde, puisqu'il est composé d'innombrables galaxies et planètes que nous ne connaissons pas toutes. Après synthèse des lectures de tant d'ouvrages magistraux sur la question (dont études scientifiques), je suis définitivement convaincu de ce que notre urgence est de prévoir une vie quotidienne privée de bien de nos commodités modernes (argent, électricité) ; et, surtout, de retourner à Dieu. S'il fallait dater le début des tribulations annoncées par le Ciel, je citerais deux signes précurseurs : la fin des apparitions de la Gospa à Medjugorje, puisqu'elle nous avertit qu'après ses visitations en Bosnie-Herzégovine et les événements qui se préparent, elle n'apparaîtra plus sur la terre. Or, cela fera trente ans, cette année 2011, qu'elle apparaît dans ce pays. Le second signe est la fin du pontificat de Benoît XVI.

« *L'Eglise connaîtra une crise affreuse* » prophétisa Notre-Dame de la Salette le 19 septembre 1846 ; toutefois je demande que l'on cesse de critiquer cette Eglise mais que l'on prie pour sa conversion. Les fumées de Satan s'infiltreront toujours au Vatican, mais je suis contre toutes les querelles de goupillons, je souhaiterais bien évidemment que l'on pratiquât l'œcuménisme entre... catholiques, mais l'aveuglement démoniaque est tel chez trop de clercs que seul Dieu est capable de remettre de l'ordre dans l'Eglise – qui demeurera toujours Son Eglise et qu'il ne permettra de croupir indéfiniment dans l'erreur. Lors donc : se taire et prier. En tant que « civil » je crois infiniment plus urgent et constructif de jeter la pierre à l'actuelle société laïque,

telle que l'avait d'ailleurs décrite la Reine du Ciel dans son Message de la Salette :

*« La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, **tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds** ; on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonges et discorde, sans amour pour la patrie et pour la famille. »*

Me lancer dans un commentaire de ces seules paroles m'entraînerait bien loin... Aussi me limiterai-je à constater que, par exemple, la peste de la tolérance est en train d'abolir les lois. Trop d'entreprises font de l'argent par tous les moyens du « pas vu pas pris ». Ces mêmes entreprises sont devenues des sectes au stalinisme réel. La « communication » de ces bas commerces est galvaudée dans des procédures robotiques où l'on impose des « signatures électroniques » avec la formule au formol : « Bonjour....Cordialement ». Interdiction de suggérer, interdiction de penser, interdiction d'innover : des têtes multi-diplômées qui ne savent rien faire de leurs dix doigts (sic délibéré) sont payées pour penser – et ce pour le malheur des gens honnêtes et capables. De tels zombis remontés avec une clef ignorent tout de l'honneur, des idéaux ; incultes et peu lettrés ce sont des bâtards de Staline – bien qu'initialement capitalistes – des serfs du mondialisme tentaculaire, des suppôts de l'antéchrist ! On ne peut évoluer, au travers des miasmes de cette sous-humanité, que bardé de la protection du Ciel...

Cela précisé, Petit Ange, il me semble que – si les hommes ne sont jamais descendus aussi bas – le Ciel est de plus en plus proche de ceux qui lèvent les yeux vers lui et le désirent. Dans tous les cas, il n'est jamais trop tard pour le pécheur endurci de la plus épaisse carapace d'inconscience et d'athéisme, de se convertir – fut-ce quelques minutes avant sa mort. Bien évidemment il est plus prudent de ne pas attendre cette extrémité. Quant à la réincarnation, je doute qu'elle puisse exister – il me semble même que la Reine du Ciel aurait dit quelque part que cette croyance était une erreur (ce qui me soulagerait car je trouve cette éventualité plutôt embarrassante, bien que j'aie pu la souhaiter). Et puis quoi : un tel a connu une vie de chien en ne réussissant rien ? Mais notre destination finale n'a jamais été cette terre ; la vie humaine est très courte en comparaison de l'Eternité qui est l'absence de temps. Je reconnais donc que bien misérable, sans consolations, sans but, voire inutile est la vie de l'homme sans Dieu, et certains mystères de Dieu nous sont inconnus pour justifier tous ces millions de vies avortées ou gâchées. En avançant sur le chemin du temps – c'est moi qui passe et non le temps – j'ai acquis les quatre certitudes suivantes : on récolte toujours ce que l'on a semé (je l'avais entendu dire mais je l'ai maintes fois expérimenté). La plus grande faute, la plus grande erreur, le plus grand péché est de rendre le mal pour le bien. Il est possible à tout moment de faire de notre vie et de celles des autres un paradis ou bien un enfer. Enfin, Dieu nous a dotés d'un libre-arbitre ; notre devoir est de nous réaliser, notre devoir est le bonheur – sinon nous ne rendons pas grâce à Dieu pour ce cadeau qu'il nous a fait de la vie. Ainsi donc les pièges de la domestication et le « plaire à tout le monde » sont de

redoutables dangers de mort (de sclérose de la personnalité et de l'âme). C'est à ce sujet que je porte au pinacle des auteurs américains, authentiques maîtres de vraie spiritualité, tels le **Dr. Wayne W. Dyer** ou le **Dr. Joseph Murphy**. Je vois dans la plupart de leurs écrits des explications de bien des messages de Jésus-Christ, et j'estime que pour mieux comprendre l'Évangile il faut passer par leurs enseignements. La France, certes, n'est pas en reste dans cette littérature avec, par exemple, **Arnaud Desjardins**. Le Ciel parle de plus en plus à la terre. Regarde un peu tous ces ouvrages sur les NDE (**Near Death Experiences**) ou EFM (Expériences aux Frontières de la Mort). Ce ne sont pas des diableries car tous les survivants de ces morts cliniques se convertissent ou bien bardent leur foi de certitudes nouvelles. « *Conscience, conscience, conscience !* » s'exclame le Jésuite indien **Antony de Mello** (*Quand la Conscience s'éveille*, Albin Michel, Espaces libres, n° 128). La moutonnerie rameute et engrosse des multitudes de troupeaux. La télévision est devenue un redoutable appareil national de crétinisation et de lobotomisation. Les élèves arrivant en 6^{ème} sont fréquemment sous doués en expression française. On a supprimé le CEP et le Bac n'est plus qu'une formalité. Il faudra bientôt une licence en salubrité publique pour ramasser les poubelles. La famille est détruite. L'on marie les hommes entre eux et l'on tue sans sourcilier des milliers de bébés dans le sein maternel. Et, donc, la seule religion impardonnable est le Christianisme. Est jugé « négatif » celui qui prône l'honnêteté, l'honneur, le civisme, les valeurs morales et la spiritualité. On lui oppose la « tolérance »...En conséquence de quoi l'humanité sera décimée et grillera dans un enfer terrestre bien réel. Mais, comme souligné plus haut, l'honnête homme possède le libre-

arbitre de se départir de ces masses de robots criminels et suicidaires. Partir plutôt que haïr ! Pour moi qui ne fréquente plus que des personnes de qualité, je clame bien fort que le monde est toujours peuplé de braves gens et d'humains évolués, agréables et dont la compagnie est une oasis merveilleuse dans la tourmente immorale et apostate majoritaire. Mais il faut choisir entre la vie et la mort vivante. L'une des raisons pour lesquelles je fais grande information de certains ouvrages – on en trouve des titres notamment dans mon Facebook sous la note intitulée « *Livres de chevet* ». Donc, Petit Ange, très loin des latrines des zombis terreux et remontés avec une clef, le Ciel se penche sur les hommes de bonne volonté, sur ceux qui voient plus loin que le bout de leur future pierre tombale. Aussi, pour preuve, je te cite intégralement le psaume 37.

**Ne t'irrite pas au sujet des méchants,
ne porte pas envie à ceux qui font le mal.
Car, comme l'herbe, ils seront vite coupés ;
comme la verdure du gazon, ils se dessècheront.**

**Mets ta confiance en Yahweh, et fais le bien ;
habite le pays, et jouis de sa fidélité.
Fais de Yahweh tes délices,
et il te donnera ce que ton cœur désire.**

**Remets ton sort à Yahweh
et confie-toi en lui : il agira :
il fera resplendir ta justice comme la lumière,
et ton droit comme le soleil à son midi.**

Tiens-toi en silence devant Yahweh, et espère en lui ;

ne t'irrite pas au sujet de celui qui prospère dans ses
voies ;
de l'homme qui réussit en ses intrigues.

Laisse la colère, abandonne la fureur ;
ne t'irrite pas, pour n'aboutir qu'au mal.
Car les méchants seront retranchés,
mais ceux qui espèrent en Yahweh posséderont le pays.

Encore un peu de temps, et le méchant n'est plus ;
tu regardes sa place, et il a disparu.
Mais les doux posséderont la terre,
ils goûteront les délices d'une paix profonde.

Le méchant forme des projets contre le juste,
il grince les dents contre lui.
Le Seigneur se rit du méchant,
car il voit que son jour arrive.

Les méchants tirent le glaive, ils bandent leur arc ;
pour abattre le malheureux et le pauvre,
pour égorger ceux dont la voie est droite.
Leur glaive entrera dans leur propre cœur,
et leurs arcs se briseront.

Mieux vaut le peu du juste,
que l'abondance de nombreux méchants ;
car les bras des méchants seront brisés,
et Yahweh soutient les justes.

Yahweh connaît les jours des hommes intègres,
et leur héritage dure à jamais.
Ils ne sont pas confondus au jour du malheur,
et ils sont rassasiés aux jours de la famine.

Car les méchants périssent ;
les ennemis de Yahweh sont comme la gloire des prairies ;
ils s'évanouissent en fumée, ils s'évanouissent.

Le méchant emprunte, et il ne rend pas ;
Le juste est compatissant, et il donne.
Car ceux que bénit Yahweh possèdent le pays,
et ceux qu'il maudit sont retranchés.

Yahweh affermit les pas de l'homme juste,
et il prend plaisir à sa voie.
S'il tombe, il n'est pas étendu par terre,
car Yahweh soutient sa main.

J'ai été jeune, me voilà vieux,
et je n'ai point vu le juste abandonné,
ni sa postérité mendiant son pain.
Toujours il est compatissant, et il prête,
et sa postérité est en bénédiction.

Détourne-toi du mal et fais le bien,
et habite à jamais ta demeure.
Car Yahweh aime ta justice,
et il n'abandonne pas ses fidèles.

Ils sont toujours sous sa garde,
mais la postérité des méchants sera retranchée.
Les justes posséderont le pays,
et ils y habiteront à jamais.

La bouche du juste annonce la sagesse,
et sa langue proclame la justice.
La loi de son Dieu est dans son cœur ;
ses pas ne chancellent point.

**Le méchant épie le juste,
et il cherche à le faire mourir.
Yahweh ne l'abandonne pas entre ses mains,
et il ne le condamne pas quand vient son jugement.**

**Attends Yahweh et garde sa voie,
et il t'élèvera et tu possèderas le pays ;
Quand les méchants seront retranchés, tu le verras.**

**J'ai vu l'impie au comble de la puissance,
il s'étendait comme un arbre verdoyant.
J'ai passé, et voici qu'il n'était plus ;
je l'ai cherché, et on ne l'a plus trouvé.**

**Observe celui qui est intègre, et regarde celui qui est droit ;
car il y a une postérité pour l'homme de paix.
Mais les rebelles seront tous anéantis,
la postérité des méchants sera retranchée.**

**De Yahweh vient le salut des justes ;
il est leur protecteur au temps de la détresse.
Yahweh leur vient en aide et les délivre ;
il les délivre des méchants et les sauve,
parce qu'ils ont mis en lui leur confiance.**

La Sainte Bible d'après les textes originaux – Chanoine Crampon –

1923. Editions DFT (cf. pages 68 & 69). **45,43 € + 5,50 €** port emballage.

Suivant les messages que nous donnent inlassablement depuis
30 ans la Gospa – la Très Sainte Vierge Marie à Medjugorje – ne
perdons jamais de vue l'essentiel :

« Beaucoup de gens voient la foi à travers les prêtres. Si le prêtre n'est pas bon, cela veut dire qu'il n'y a pas de Dieu... Vous n'allez pas à l'église pour regarder le prêtre et vous occuper de sa vie privée, vous allez à l'église pour prier et pour entendre la Parole de Dieu par l'intermédiaire du prêtre. » (« Paroles de Notre Mère » à Medjugorje, Ed.Téqui).

Laissons toutes les querelles de bénitier entre les sensibilités catholiques ! Nous n'y pouvons rien, nous n'avons aucun libre arbitre sur ces questions, nous sommes dénués du moindre pouvoir opérationnel sur ces catastrophes qui devaient avoir lieu car prévues de tous temps par le Créateur. Attendons – et surtout prions – car il nous est donné de connaître l'issue de ces tribulations causées par l'apostasie de l'Eglise catholique romaine. Cette issue que la Reine des Prophètes et du Ciel nous a clairement annoncée, toujours dans son Message de la Salette du 19 septembre 1846 – très exactement avec la dernière phrase :

« ...Alors l'eau et le feu purifieront la terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil des hommes, et tout sera renouvelé : Dieu sera servi et glorifié. »

Il n'y aura plus qu'un seul Dieu, un seul pasteur, un seul peuple. Courage petit troupeau ; courage « Petit Ange » ! Dieu seul suffit ; apprenons à jeûner du vain commerce des hommes !

Ton « *anachorète de Poligny* » (le mot est de toi).

ÉDIFIANT !

Mardi après-midi 24 janvier 2012 vers 14 h 30, agence de la banque marocaine Attijariwafa de Dijon. Après avoir demandé à son directeur s'il peut me recevoir, je le suis dans son bureau. A peine assis, je lui dis : « Je suis toujours admiratif lorsque je regarde le fond de ton bureau, Mohamed, ta banque prospérera toujours car elle est protégée du Ciel ! ».

En effet, le long du mur du fond et sur un large rebord de bois fixé à hauteur de portée de main, le Coran est là, ouvert sur un lutrin, entouré d'autres objets sacrés...

Et je cite à Mohamed les deux premiers versets du Psaume 127, traduction d'André Chouraqui actualisée pour la circonstance :

«Si Allah ne bâtit la maison, en vain peinent ses bâtisseurs. Si Allah ne garde une ville, en vain guette le gardien.

Vain pour vous, tôt-levés, tard-couchés, de manger le pain des peines: Il en donne autant à son ami qui sommeille! ».



Mohamed SELMI (d'ANSELME)

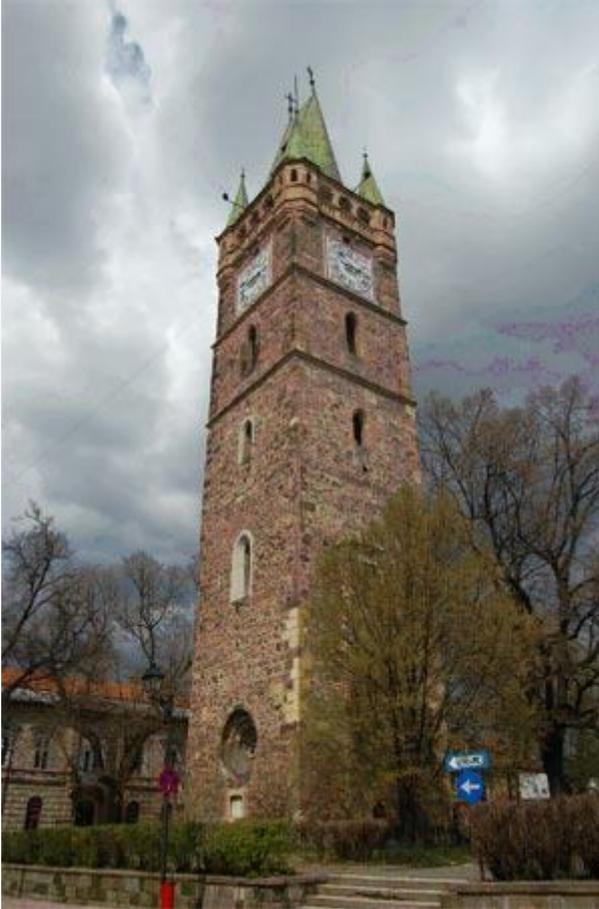
Tunis



à mon frère Mokhtar =
Albert - Marie Guye

مختار أليزي " "

Și România? Și prietenii mei din România? Unde esti? În noiembrie 1971 m-am dus la Baia-Mare (ratat o întâlnire cu țara dumneavoastră). Astăzi, doresc să re-scrie trecut ... asociației mele literare (1987-1995) a fost numit "Florică" ... prieteni noi - noi prieteni - România: reface, duplicat de bun trecutul!



Turnul Stefan (Baia-Mare)



Bords de Saône, entre Saint-Symphorien et Saint-Jean-de-Losne.

LE TEMPS LETTRÉ

Je songe, ébloui et reconnaissant, à l'héritage des Maîtres qui me formèrent au soufflet du vers, à la lime de la rime : Pierre de Ronsard, Charles Péguy, Jacques Prévert et Louis Aragon. Souffleur de vers de tous calibres je fus à mes débuts jusqu'à m'époumoner la plume. Les vers que je tressai, que j'affinai – que je sabrai, bien sûr – sont innombrables mais ne pouvant être comptés, vu les feuillets perdus par la faute de mon écritoire baladeur à l'intendance aléatoire. Mais fréquemment des pages me reviennent alors que je ne les recherchais ni ne les attendais. Heureusement, et grâce au numérique et à mon étable d'e-books, la sauvegarde me garde désormais de ce refoulement du pragmatisme conservateur.

O ! Maîtres qui me fîtes ce que je devais devenir au long du Temps lettré, vos écrits sont intemporels, indémodables, tous assurés de la pérennité dans les bibliothèques et chez les éditeurs. Vous resterez classiques – demeurant lus par des lecteurs de toutes les classes sociales. Au-delà de la mode, éphémère et frivole, j'ai fait mon vers en liberté et hors des barreaux d'un Temps que l'on a voulu scinder en trois plans prétendus différents et non d'une ligne unique : le Passé, le Présent, le Futur.

Ainsi ma Poésie coule au canal du Temps qui charrie sonnets, madrigaux, rondeaux, tercets, ballades, vers libérés ; sans mode au goût du jour mais jonglant le long du Temps le long duquel je passe, et palpitant du Présent éternel.

« Quelle émotion tu m'as donnée lorsque j'ai reçu ton livre (*Cœur sans frontière*). Merci beaucoup pour le poème qui porte mon nom ! Le livre me paraît très bon. Si cela t'intéresse de l'envoyer à des éditeurs, des journalistes et des personnes célèbres et internationales, je te communique une liste pour les contacter. Je te joins deux de tes poèmes que j'ai traduits en portugais... »

Teresinka PEIREIRA - Toledo, USA. *Décembre 2007.*

President of the International Writers and Artists Association (IWA) ;
Ambassador and Senator of the International states Parliament for Safety and
Peace ;
Minister of Human Rights for the World Organisation of Indigenous People.

« Merci pour le livre "Cœur sans frontière", et merci pour le plaisir de la trouver très bon et original. Cela m'enchanté, cette diversité de langues et de thèmes. Il est une contribution importante à la paix, à la liberté et à la poésie. Je suis heureux également qu'il rende hommage à notre chère Teresinka, elle le mérite pour être un étendard de la littérature humaniste. Le "Pauvre don Quichote", en ce monde de cruauté et de violence, est du côté des poètes qui, par leurs jeux de mots, édulcorent la vie. Je te souhaite d'heureuses fêtes de Noël et de Nouvel An pleines de poésie et de musique dans l'âme ! » *(Traduit de l'espagnol).*

Profesor Ernesto KAHAN (Israël)

Director de Epidemiologia - Departamento de Medicina de Familia, Universidad Tel Aviv ;
Presidente Asociacion Israël de Medicos por la Paz ;
Vicepresindete Congreso Mundial de Poetas - Academia Mundial de Arte y Cultura (UNESCO). 2, Januar 2008.

« Cher Albert-Marie (pour moi toujours « Nicolas Sylvain »)...Merci de l'envoi de ton dernier bouquin (*Cœur sans frontière*) que j'ai dévoré. J'ai pris plaisir à relire certains textes, déjà découverts au fil des années, et, surtout, à découvrir du Sylvain-Guye neuf. Toujours les mêmes qualités de style, la même précision, bref, une plume au service d'idées toujours justes. Cela fait plaisir de savoir que l'écrivain en toi ne s'était qu'endormi et qu'il revient sur le devant de la scène !!! Welcome back, puisque j'ai vu que ton recueil est très international et n'hésite pas à franchir la frontière des langues !...A toi, toute mon amitié ! »

Jean-Paul ALEGRE (Noisy-le-Grand) 13 janvier 2008.

Auteur dramatique ;
Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

SOMMAIRE

Le Miracle du Bois Mort.....	4
La Petite Eclésièrè.....	43
Cœur sans Frontièrè.....	52
Teresinka.....	57
Biographie de Teresinka Pereira.....	59
Saint-Valentin Priority.....	76
Fait divers.....	79
Clos-Morlot.....	83
Fleurs de Femmes.....	104
Nostalgie sur rail.....	107
Manège d'enfants.....	110
Limites et Magie des Mots.....	112
Mon Cousin Mihaïl.....	118
Solidarnosc.....	122
O Solidarité !.....	124
Prièrè sans Frontièrè.....	127

Dans le Jardin public.....	131
Seek the Woman !.....	134
That is the question.....	135
Humoraufruf an die Fee von Mainz.....	136
Pobre don Quijote!.....	140
A Medias.....	142
Porque.....	145
L'Etang du Milieu.....	150
La Jeune Fille sur le Seuil.....	159
L'Essentiel.....	165
Vis à ciel ouvert !.....	171
Travel stopped.....	172
Avis.....	174
Pour une Pâque enfin consciente.....	175
Petite Fille chérie.....	177
Fête des Pères au Monde Nouveau.....	198
Ephémérides.....	199
Fête de la Musique.....	206
Ma Vive de la Nuit.....	210
Action de grâce.....	214
« Petit Ange ».....	218
Lettre à « Petit Ange ».....	222
Edifiant !.....	233
Le Temps lettré.....	240



Sue la Campus universitaire de Bourgogne à Dijon.



Les publications numériques en ligne ou téléchargeables sont soumises au dépôt légal, selon le Code du patrimoine (art. L131-2, L132-2, L132-2-1 et R132-23-1). Cependant, à ce jour, il n'y a pas de dépôt à l'unité, leur collecte passe par le site web qui les diffuse. Ma demande de collecte de site web a bien été reçue par le service du Dépôt légal numérique de la Bibliothèque nationale de France. Comme mon site répond aux critères juridiques du dépôt légal de la BnF, il y est archivé.

Mise en ligne : 1^{er} Septembre 2010

Albert-Marie GUYE
alias **Nicolas SYLVAIN (depuis 1977)**

www.albert-marie.be

www.nicolas-sylvain.jimdo.com

Facebook : Nicolas Sylvain.

mister.new.world@gmail.com

Tél. : **06 73 10 53 42**

**(Tous les jours de 19h à 21h – heure
française).**



Sur le Campus de Dijon.